

CELIMARE le bien-aimé

de

Eugène Labiche

Collaborateur : Alfred Delacour

PERSONNAGES :

PAUL CELIMARE

VERNOUILLET

BOCARDON

COLOMBOT

PITTOIS, domestique

MADAME COLOMBOT

EMMA, sa fille

ADELINÉ, sa femme de chambre

DEUX TAPISSIERS

La scène est à Paris de nos jours.

ACTE I

Un salon très élégant. A gauche, au premier plan, une cheminée. Au deuxième plan, une porte. Au fond, porte d'entrée. Dans les deux pans coupés, à gauche et à droite, deux fenêtres. A droite, deux portes latérales, une au premier plan, communiquant à la lingerie. Divan, chaises, fauteuils, ameublement riche. Un secrétaire au fond, à droite, dans lequel se trouve un petit coffret. Table à gauche près de la cheminée. Pendules, flambeaux, vases, etc.

Scène première

ADELINÉ, PITTOIS, DEUX TAPISSIERS

Les deux tapissiers achèvent de poser des rideaux. ADELINÉ les aide.

PITTOIS, *entrant par le fond.* — Eh bien? ces rideaux. Dépêchons-nous, mes enfants !

ADELINÉ. — Dans une minute tout sera fini.

PITTOIS. — A neuf heures, Monsieur veut que l'appartement soit débarrassé.

ADELINÉ. — Mais la cérémonie n'est que pour onze heures.

PITTOIS. — C'est égal... Monsieur m'a défendu de laisser traîner des tapissiers dans l'appartement quand il partira pour la mairie.

ADELINÉ. — Dites donc... entre nous... il est un peu âgé, Monsieur, pour se marier...

PITTOIS. — Il a quarante-sept ans... Je lui ai fait les observations que je devais lui faire... Il m'a envoyé promener... ça le regarde.

ADELINÉ. — La future n'a que dix-huit ans... C'est bien dangereux !

PITTOIS. — Ça ne prouve rien... Moi, j'ai épousé une femme qui avait cinq ans de plus que moi... et ça ne m'a pas empêché...

ADELINÉ, *riant.* — Comment!... vous, monsieur Pitois ?

PITTOIS. — Parfaitement... Vous ne le saviez pas?...

ADELINÉ. — Non... je ne suis ici que de ce matin...

PITOIS. — C'est donc ça... Du reste, quand il arriverait malheur à Monsieur... ce serait pain bénit... En voilà un qui en a fait de toutes les couleurs... C'était un gandin... On l'appelait le gandin de la rue des Lombards... quand il était jeune et droguiste...

ADELINÉ. — Il a été droguiste ?

PITOIS. — Oui... Ah ! on peut dire que cet homme a eu un moment bien brillant !

(On entend sonner.)

ADELINÉ. — On sonne.

PITOIS. — C'est Monsieur... c'est pour le friser... Depuis douze ans, c'est moi qui le frise...

Quand je vois un cheveu blanc... crac! *(On sonne plus fort.)* Voilà, Monsieur! voilà, Monsieur!...

(Il entre à droite. Deuxième plan.)

Scène II

ADELINÉ, LES TAPISSIERS, puis COLOMBOT

ADELINÉ, *aux tapissiers*. — Relevez les rideaux... c'est plus gracieux !

COLOMBOT, *entrant par le fond*. — Ne faites pas attention... c'est moi...

ADELINÉ, *à part*. — Le beau-père !

COLOMBOT, *à ADELINÉ*. — Ah ! la nouvelle femme de chambre de ma fille... celle que ma femme a arrêtée hier...

ADELINÉ, *saluant*. — Oui... monsieur...

COLOMBOT. — Où est Célimare... mon futur gendre ?

ADELINÉ. — On le frise...

COLOMBOT. — Tiens... il se fait friser?... Ah ! le surnois, il nous disait que c'était naturel!...

ADELINÉ. — Je vais le prévenir...

COLOMBOT. — On apportera la corbeille et le trousseau dans la journée... vous disposerez tout ça dans la lingerie.

ADELINÉ. — Oui, monsieur.

UN TAPISSIER, *à ADELINÉ*. — Mademoiselle, nous avons fini...

ADELINÉ, *remontant*. — Il y a encore les petits rideaux à poser dans la chambre à coucher.

(Prenant les rideaux sur un meuble.) Entrez toujours... je vais vous les porter...

COLOMBOT, *à Adeline*. — Je vais avec vous... je veux voir si tout est en ordre.

(Il fait entrer à gauche les tapissiers et les suit.)

Scène III

ADELINÉ, PITOIS, puis CELIMARE

PITOIS, *entrant de droite, deuxième plan, et se dirigeant vers la cheminée. A la cantonade*. —

Oui, Monsieur!... Voilà autre chose, à présent... Monsieur qui me dit d'allumer du feu dans ce salon.

ADELINÉ. — Eh bien, puisqu'il vous le dit... faites-le... Ce n'est pas vous qui payez le bois.

(Elle entre à gauche avec les rideaux.)

PITOIS, *allumant du feu*. — Du feu... au mois d'août... et un jour de noces !

CELIMARE, *entrant par la droite avec des papillotes et en robe de chambre et peignoir blanc*.

— Eh bien, ce feu a-t-il pris ?

PITOIS. — On le souffle*.

CELIMARE. — Dépêche-toi.

PITOIS. — Monsieur a froid ?

CELIMARE. — Oui... ouvre la fenêtre... et achève de me coiffer.

(Il prend la chaise placée près de la table et s'assied en face du souffleur.)

PITOIS, *allant ouvrir la fenêtre de gauche, et à part*. — Il veut que j'ouvre la fenêtre, à présent...

Bizarre!... bizarre! (*Haut.*) Combien Monsieur veut-il de boucles ?

(*Il se tient debout derrière CELIMARE et finit de le coiffer.*)

CELIMARE, *assis.* — Partout... partout... et que ça ait l'air naturel.

PITOIS, *le coiffant.* — C'est égal... un homme qui se marie et qui fait du feu au mois d'août...

CELIMARE. — Eh bien!... après?

PITOIS. — J'ai fait à Monsieur les observations que je devais lui faire...

CELIMARE. — Parce que tu as été malheureux avec ta femme, tu vois des sinistres partout... Le fait est qu'on doit passer un mauvais quart d'heure quand on découvre la chose...

PITOIS. — Oh ! moi, je m'y attendais... Depuis quelque temps, Pulchérie... se pommadait extraordinairement et mettait de l'eau de Cologne dans son mouchoir... et, quand une femme de chambre se pommade...

CELIMARE. — Mauvais signe ! (*Parlant de sa coiffure.*) Fais bouffer ! fais bouffer!... Eh bien, qu'est-ce que tu en as fait, de ta femme ? tu l'as renvoyée?...

PITOIS. — Non, Monsieur... elle gagnait cinq cents francs par an !... nous les mettions à la caisse d'Épargne.

CELIMARE. — Ah ! c'est une raison... Mais ton rival, tu l'as jeté par la fenêtre?...

PITOIS. — Non, Monsieur... d'abord, les règlements de police s'y opposent... et puis il était plus fort que moi.

CELIMARE. — Ah ! il paraît que c'était un rude gaillard !

PITOIS. — Un homme superbe... dans le genre de Monsieur.

CELIMARE. — Fais bouffer... fais bouffer...

PITOIS. — Mais tout ça ne lui a pas porté bonheur.

CELIMARE. — Il est mort?

PITOIS. — Il est devenu huissier. (*Otant le peignoir.*) Monsieur est bouclé.

(*CELIMARE se relève.*)

CELIMARE, *passant la chaise à droite.* — C'est bien... Mets une bûche dans le feu et va-t'en.

PITOIS, *mettant une bûche dans la cheminée. A part.* — Au mois d'août... Bizarre !... bizarre !...

(*Il sort par la gauche.*)

Scène IV

CELIMARE, *seul.*

(*Il ouvre le secrétaire au fond, à droite, et y prend un petit coffret très élégant.*)

Là... est ma petite collection... les lettres de ces dames... Je ne le cache pas... j'ai aimé les dames (*Gracieusement.*) et je les aime encore, et je les aimerai toujours ; mais, au moment de me marier, je ne puis garder chez moi ces souvenirs charmants... J'ai fait allumer le bûcher... et je vais consommer le sacrifice. Voyons... on dit que le feu purifie tout. (*Prenant un paquet de lettres dans le coffret qu'il dépose sur la table, il s'assied.*) Ah ! les lettres de Ninette... ma dernière... une grande écriture rageuse... comme son caractère... (*Il se lève.*) C'est égal ! c'est une femme qui avait de jolis détails ! D'abord elle avait un mari... J'ai toujours aimé les femmes mariées... Une femme qui a un mari... un ménage... cela vous fait un intérieur... et puis c'est rangé, et c'est honnête... et il est si difficile aujourd'hui d'avoir pour maîtresse une femme complètement honnête ! Quant à la dépense... des bouquets... quelques sacs de bonbons... rien du tout ! Par exemple, il y a le mari... une espèce de gêneur qui s'éprend pour vous d'une amitié furieuse... qui vous raconte ses affaires, vous demande conseil, vous charge de ses commissions... ça, c'est le revers ; moi, j'ai toujours soigné le mari... c'est mon système... Ainsi, celui de Ninette...

Bocardon... un courtier en indigo... nous nous tutoyons... mais ces liaisons-là n'ont pas de racines... voilà ce qu'il y a de commode... ça se tranche comme avec un couteau... C'est pourtant un brave garçon, que ce Bocardon... très serviable... Ainsi, toutes ces lettres, c'est lui qui me les a

apportées... dans son chapeau... Nous étions convenus d'un signal avec Ninette... quand Bocardon me disait: « Ah! à propos ! ma femme m'a chargé de te demander ce que tu penses des Nord...ça voulait dire : « Ma femme t'a écrit... regarde sous la coiffe de mon chapeau... à gauche... » Je regardais, et... (*Montrant les lettres.*) Voilà. C'est une femme d'ordre... elle économisait les timbres-poste !... Pauvres gens ! je vais bien leur manquer... Je décidais tout dans la maison... j'étais leur intendant... côté du cœur. Allons ! brûlons ces souvenirs !... Ça me fait de la peine... mais bah! (*Il jette les lettres au feu.*) Adieu, Ninette !... Adieu, Bocardon. (*Prenant une autre liasse dans le coffret.*) Passons à une autre !

Scène V

CELIMARE, COLOMBOT

COLOMBOT, *sortant de la chambre à coucher, à gauche. A la cantonade.* — Très bien!... ce sera charmant.

CELIMARE, *fermant vivement le coffret, après y avoir remis les lettres. A part.* — Oh!... mon beau-père.

COLOMBOT. — Bonjour, Célimare.

CELIMARE. — Monsieur Colombot !... Qui vous amène si matin?

COLOMBOT. — J'ai voulu donner un dernier coup d'œil à votre installation. (*Il remonte, regardant la cheminée.*) Tiens ! vous faites du feu... au mois d'août.

CELIMARE. — Oui... l'air est frais, ce matin.

COLOMBOT, *regardant la fenêtre.* — Et vous ouvrez la fenêtre?

CELIMARE. — Ça fumait.

COLOMBOT, *apercevant le coffret sur la table.* — Ah ! le joli coffret ! (*Il veut le prendre.*)

CELIMARE, *le retenant.* — Prenez garde!... c'est très fragile.

COLOMBOT. — Je parie que c'est encore une surprise... pour ma fille...

CELIMARE. — Précisément. y

COLOMBOT. — Nous le mettrons dans la corbeille.

CELIMARE. — C'est ça... plus tard... (*A part.*) quand il sera vide.

COLOMBOT. — Célimare! il faudra bien l'aimer, ma fille?

CELIMARE. — Soyez tranquille, beau-père.

COLOMBOT. — J'ai peur que vous ne soyez un peu mûr pour elle.

CELIMARE. — Mûr?... Je n'ai que quarante-sept ans.

COLOMBOT. — D'abord, je vous préviens qu'Emma est très enfant.

CELIMARE. — Moi aussi...

COLOMBOT. — Si vous l'aviez vue hier emballer ses poupées... car elle vous les apportera...

CELIMARE. — Ah ! tant mieux ! ah ! tant mieux ! (*Confidemment.*) Cependant, entre nous, je tâcherai de les lui faire oublier.

COLOMBOT. — Qu'est-ce que vous entendez par là?

CELIMARE. — Dame... (*Lui frappant sur le ventre.*) Eh! eh! papa Colombot.

(*Il rit.*)

COLOMBOT. — Ne riez pas comme ça ! ça vous dessine la patte d'oie !

CELIMARE, *à part.* — Ah! mais... il est ennuyeux.

COLOMBOT. — Voyez-vous, moi, je suis franc... je ne vous cache pas qu'au premier abord, vous ne me plaisiez pas du tout... Oh ! mais pas du tout.

CELIMARE. — Ah !

COLOMBOT. — A ma femme, non plus...

CELIMARE. — Alors, qu'est-ce qui vous a décidé?

COLOMBOT. — C'est le notaire... quand il nous a dit que vous aviez quarante mille livres de rente...

CELIMARE, *piqué*. — Ah ! vous êtes bien bon... je vous remercie.

COLOMBOT. — Ça ne vous fâche pas ?

CELIMARE. — Comment donc !... au contraire.

COLOMBOT. — Nous nous sommes dit : « Célimare n'est pas jeune... Célimare n'est pas beau... mais la jeunesse, la beauté !... ça passe... tandis que quarante mille livres de rente... quand on a de l'ordre... ça reste !... » Je suis franc, moi !

CELIMARE. — Je le vois bien !... Heureusement que votre fille ne partage pas votre opinion...

COLOMBOT. — C'est vrai... vous lui plaisez assez... Je ne comprends pas ça...

CELIMARE, *piqué*. — Qu'y a-t-il là d'étonnant ? j'ai su plaire à bien d'autres...

COLOMBOT, *incrédule*. — Vous?... Laissez-moi donc tranquille !... avec un ventre comme ça !

CELIMARE. — Mais...

COLOMBOT, *remontant*. — Allons ! je vous quitte... Vous avez votre toilette à terminer... A bientôt.

CELIMARE. — Bonjour...

COLOMBOT. — Ne vous faites pas attendre... à onze heures précises.

CELIMARE. — Soyez tranquille.

(*COLOMBOT sort par le fond.*)

Scène VI

CELIMARE, *puis* VERNOUILLET

CÉLIMARE, *seul*. — Il dit qu'il est franc... je le trouve malhonnête, moi. Il me considère comme un fruit sec de la galanterie... c'est à pouffer de rire: j'avais bien envie de lui ouvrir ce petit coffret... (*Il l'ouvre et y prend des lettres.*) Les lettres de madame Vernouillet... Cette pauvre Héloïse. (*Montrant les lettres.*) Ceci représente cinq ans d'une passion... C'était une saisissante Bordelaise... mariée à un vieux bonhomme sans éclat; elle n'avait qu'un défaut... mais un défaut terrible... Comme tous ceux de Bordeaux, elle aimait les champignons... et elle croyait les connaître, la malheureuse ! Si bien que, tous les dimanches, nous partions de Paris le matin, elle, son mari... et un petit panier... et nous allions dans le bois de Meudon herboriser des vénéreux... Elle s'écriait: « Ah! voilà un *cèpe* !... ah! voilà une *orange* ! » et elle fourrait tout ça dans son petit panier... Vernouillet nous suivait de loin, de très loin... c'était charmant. Le soir, on me retenait à dîner. Inutile de dire que je ne touchais pas à cette affreuse fricassée, assaisonnée à l'huile et à l'ail... Certainement, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais je n'aime pas dîner avec de la mort aux rats... Je reprenais du bœuf, et comme j'avais raison !... Un soir, à onze heures, elle me dit : « A demain !... » et, à minuit, j'étais veuf. (*Se reprenant.*) Vernouillet était veuf... Cet événement changea mes petites habitudes... je ne savais plus que faire de mes soirées... C'est alors que je songeai aux Bocardon... pour m'étourdir... Pauvre Héloïse! elle avait un style charmant. (*Prenant une lettre et lisant avec attendrissement.*) « Mon cher ami... n'apportez pas de melon... mon mari en a reçu de la campagne. » (*Parlé.*) Elle pensait à tout, quelle femme ! (*Prenant une autre lettre et lisant*) : « Mon cher ami, c'est demain la fête de M. Vernouillet, n'oubliez pas de venir avec un bouquet. » (*Parlé.*) Et j'arrivais le lendemain avec mon bouquet et mon compliment... comme un collégien... L'ai-je assez gâté, ce mari-là ! je le mettais dans du coton... je faisais ses courses le matin... le soir sa partie de dominos, tous les jours à quatre heures, j'allais le prendre à son bureau... Un jour, il eut mal aux reins... et... non... je l'ai frictionné... Seulement... elle me savait gré de ces petites attentions... un regard bien senti venait me payer de tous mes sacrifices... Allons, c'est bête de s'attendrir, mettons tout cela au feu...

PITTOIS, *annonçant*. — M. Vernouillet.

CELIMARE, *à part.* — Le mari !

(*Il replace vivement les lettres dans le coffret, qu'il referme et dont il cache la clef dans la poche de son gilet.*)

VERNOUILLET, *entrant du fond.* — Vous êtes seul ?

CELIMARE, *lui offrant une chaise.* — Oui.

VERNOUILLET, *dépose son chapeau sur une chaise à droite, et s'assied près de CELIMARE en poussant un soupir.* — Ah !...

CELIMARE, *assis et poussant aussi un soupir.* — Ah !

(*Ils se serrent la main.*)

VERNOUILLET. — Enfin, que voulez-vous ? nous n'y pouvons rien.

CELIMARE, *qui avait un air gai, prend un air triste.* — Mon Dieu, non... nous n'y pouvons rien.

(*A part.*) Il me retarde pour m'habiller.

VERNOUILLET. — Célimare... vous ne venez plus me prendre à mon bureau... je vous attends tous les jours jusqu'à quatre heures un quart... je me dis : « Il va venir ! » et vous ne venez pas.

CELIMARE. — Excusez-moi... mes occupations...

VERNOUILLET. — Célimare, je le vois bien, vous ne m'aimez plus comme autrefois.

CELIMARE, *lui prenant la main.* — Oh!... cher ami... quelle idée!

VERNOUILLET. — Qu'est-ce que je vous ai fait ?

CELIMARE. — Rien !... mais je vais me marier... et vous comprenez... les courses... les démarches...

VERNOUILLET. — J'étais habitué à vous voir tous les jours, et maintenant c'est à peine si je vous aperçois... de loin en loin...

CELIMARE. — Ah ! je suis allé chez vous la semaine dernière...

VERNOUILLET. — Vous n'êtes resté que cinq minutes...

CELIMARE. — J'étais pressé...

VERNOUILLET. — Autrefois, vous passiez toutes vos soirées à la maison... nous faisons le domino...

CELIMARE, *à part.* — S'il croit que ça va continuer !

VERNOUILLET. — Certainement... quand j'ai perdu ma femme... ça m'a fait de la peine... mais je me disais : « Célimare me reste. »

CELIMARE, *lui serrant de nouveau la main.* — Ah ! cher ami, cher ami... (*A part.*) Il est un peu ennuyeux !

VERNOUILLET. — Lorsque vous m'avez fait part de votre mariage... je me suis dit : « Tant mieux, cela me fera un intérieur... »

CELIMARE. — Ah !

VERNOUILLET. — « Il venait chez moi... j'irai chez lui... » Mais je vois bien que c'est un rêve... vous ne m'aimez plus !

CELIMARE. — Vernouillet, voyons, Vernouillet, pas d'enfantillage.

VERNOUILLET, *se levant.* — Ainsi, dernièrement, vous m'avez froissé... cruellement froissé.

CELIMARE; *il se lève.* — Moi ?...

VERNOUILLET. — Vous ne m'avez même pas invité à votre repas de noce.

CELIMARE. — J'y ai pensé... mais vous êtes dans les larmes.

VERNOUILLET. — Je suis dans les larmes... c'est vrai... mais on ne peut pas toujours pleurer... voilà six mois.

CELIMARE. — Six mois, déjà!...

VERNOUILLET. — Mon Dieu, oui... comme le temps passe!...

CELIMARE. — Mais, cher ami, du moment que vous y consentez, je vous invite... je compte sur

vous !

VERNOUILET, *s'épanouissant*. — Vrai ? eh bien, je vais vous prouver que je ne suis point ingrat.

(Il cherche des papiers dans sa poche.)

CELIMARE, *à part*. — Et ma belle-mère qui m'a bien recommandé de n'inviter personne... on ne tient que seize dans la salle à manger... et nous sommes déjà dix-huit... mais bah ! un de plus... un de plus !

(Il sourit.)

VERNOUILET, *ouvrant un papier*. — J'ai pensé à vous ce matin.

CELIMARE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

VERNOUILET. — Quelques couplets que je me suis amusé à griffonner à votre intention.

CELIMARE. — Comment ! vous avez songé... ? ah ! que c'est aimable !

VERNOUILET. — C'est sur un air connu, un air que ma pauvre femme aimait à chanter quelquefois. *(Il soupire.)* Ah !

CELIMARE, *lui prend la main et poussant un soupir*. — Ah !...

VERNOUILET. — Enfin, que voulez-vous ! nous n'y pouvons rien !...

(Fredonnant très gaiement.)

Gai, gai, mariez-vous !

CELIMARE

Jeunes filles

Et bons drilles...

VERNOUILET. — *(Parlé.)* Vous y êtes.

(Chantant.)

Gai, gai, mariez-vous !

C'est un usage

Fort sage.

Gai, gai, mariez-vous,

Le mariage est si doux !

Notre ami, qui se marie

Est la crème des amis !

(Ils se donnent la main.)

Il sera, je le parie,

La crème aussi des maris.

Gai, gai,

Etc.

CELIMARE. — Très joli !... mais vous deviez... Vous n'êtes pas dans l'air. *(Prenant le papier.)*

Permettez... Deuxième couplet.

(Chantant.)

Sa moitié plaît à la ronde.

VERNOUILET, *radieux*. — *(Parlé.)* C'est pour madame.

CELIMARE, *chantant*.

L'époux plaît également.

VERNOUILET. — *(Parlé.)* C'est pour vous.

CELIMARE, *chantant*.

Ces deux moitiés dans le monde

Doivent faire un tout charmant.

VERNOUILET, *très gaiement*. — *(Parlé.)* Et tout le monde reprend :

(*Chantant.*)

Gai, gai, mariez-vous !

ENSEMBLE

C'est un usage

Fort sage

Gai, gai, mariez-vous,

Le mariage est si doux !

VERNOUILLET, *tristement*. — Comme Héloïse enlevait ça... la fin, surtout (*II soupire.*) Ah !...

CELIMARE, *lui prenant la main et poussant un soupir*. — Ah !...

VERNOUILLET. — Enfin... nous n'y pouvons rien... Je cours m'habiller, et je reviens vous prendre.

(*Il se dirige vers le fond.*)

CELIMARE. — C'est pour onze heures.

VERNOUILLET. — Soyez tranquille.

(*Il sort en fredonnant, CELIMARE le reconduit et chante aussi.*)

Gai, gai, mariez-vous,

Etc.

VERNOUILLET, *sortant*. — Enfin, que voulez-vous!...

Scène VII

CELIMARE, *puis* BOCARDON

CELIMARE, *seul*. — C'est drôle... depuis qu'il est veuf, je le trouve assommant... En voilà un que je négligerai, après la noce !

BOCARDON, *entrant par le fond. Habit noir, cravate blanche*. — C'est moi, mon cher ami... je ne reste qu'un instant.

CELIMARE, *à part*. — Bocardon ! mon numéro deux.

BOCARDON. — Je viens te prévenir, car tu as fait une boulette... pommée. Heureusement que je l'ai réparée...

CELIMARE. — Quoi donc ?

BOCARDON. — Ce n'est rien... Croirais-tu que tu as oublié de nous inviter à ton repas de noce ?

CELIMARE. — Je vais t'expliquer... ma belle-mère...

BOCARDON. — J'ai arrangé tout cela... Ninette était furieuse... elle disait : « Il me le payera ! il s'en souviendra ! Tiens ! son tabouret !... » Tu sais ce joli tabouret qu'elle brodait pour toi?... elle ne voulait pas le finir... Alors, j'ai tout pris sur moi. Tu vas voir comme je suis fin... je lui ai dit que tu m'en avais parlé... que tu m'avais chargé de l'inviter... et que cela m'était sorti de la tête.

CELIMARE. — Comment !

BOCARDON. — Ainsi, sois tranquille... nous viendrons tous les deux.

CELIMARE, *à part*. — Sapristi ! nous serons vingt et un... et on ne tient toujours que seize.

BOCARDON. — Ça l'a un peu calmée... Malgré cela, depuis quelques jours, elle est agacée...

Tiens, au fait, depuis le jour où tu nous as fait part de ton mariage... elle est d'une humeur... on dirait que cela la contrarie...

CELIMARE. — Pourquoi serait-elle contrariée?...

BOCARDON. — C'est ce que je lui ai dit : « Qu'est-ce que ça te fait ? Célimare se marie... eh bien, tant mieux!... sa femme te fera une amie... » car j'entends que nos femmes se lient.

CELIMARE, *froidement*. — Oui ! oui ! sans doute... (*A part*) Compte-là-dessus.

BOCARDON. — Entre nous... je crois avoir découvert le véritable motif de sa mauvaise humeur.

CELIMARE. — Hein ?

BOCARDON. — Tu ne devines pas?...

CELIMARE. — Non.

BOCARDON. — Elle avait des idées sur toi...

CELIMARE, *effrayé*. — Des idées! Bocardon... je te jure...

BOCARDON. — Elle n'aurait pas été fâchée de te faire épouser sa cousine... Élodie.

CELIMARE, *rassuré*. — Ah ! tu crois ?

BOCARDON. — Oh ! je ne suis pas bête ! mais, comme je lui ai dit l'autre jour : « Élodie n'est pas du tout l'affaire de Célimare. »

CELIMARE. — Oh ! du tout ! du tout !

BOCARDON. — « D'abord, elle louche... » Alors, elle s'est mise en colère... et elle m'a dit que j'étais un imbécile... Preuve que j'avais deviné juste !

CELIMARE. — Comme tu connais les femmes !

BOCARDON. — La mienne, surtout! je la devine... Alors, elle a ajouté que ton mariage n'était pas fait, qu'il ne se ferait pas...

CELIMARE. — Comment !

BOCARDON. — Des bêtises ! propos de femme vexée... Elle ne sait à qui s'en prendre... Ainsi la nouvelle cuisinière... celle que tu nous as donnée...

CELIMARE. — Eh bien ?

BOCARDON. — Elle ne restera pas... Il y a eu des mots ce matin. Il faudra que tu arranges ça... Nous voulons aussi te consulter pour changer le papier de notre salle à manger.

CELIMARE. — Ah! mon ami, permets...

BOCARDON. — Pas aujourd'hui! marie-toi d'abord... et reviens-nous bien vite... car tu nous manques... Nous ne savons plus que faire...

CELIMARE, *à part*. — Encore un qui croit que ça va continuer.

BOCARDON. — Jusqu'à *Minotaure*... tu sais, mon terre-neuve... il devient triste...

CELIMARE. — Ah ! pauvre bête !

BOCARDON. — Aussitôt qu'il t'apercevait, il se dressait sur ses pattes de derrière, comme ça... pour avoir un petit morceau de sucre ! Ah ! tu l'avais bien dressé !

CELIMARE. — Oui... nous étions très amis.

BOCARDON. — C'est au point qu'à peine si tu entrais sous la porte cochère, il se mettait... comme ça... il te sentait. Il faut que l'homme ait un joli parfum, tout de même !

CELIMARE. — Non : mais l'odorat est tellement développé chez les chiens...

BOCARDON. — Enfin, mon pauvre ami, nos soirées sont longues... au lieu de ce bon bézigue que nous faisons tous les soirs...

CELIMARE. — Ah ! oui... Tu es pour le bézigue, toi?

BOCARDON. — J'aime bien ça !

CELIMARE. — Il y en a qui préfèrent le domino.

BOCARDON. — Moi pas... Ah ça, je te quitte... je vais acheter des gants... ceux-ci ont craqué... A bientôt.

(Il remonte.)

CELIMARE. — Adieu.

BOCARDON, *va jusqu'à la porte de sortie et revient*. — Ah !... à propos... ma femme m'a chargé de te demander ce que tu penses des Nord.

CELIMARE, *étonné*. — Ah bah ! *(A part.)* une lettre ! *(Haut, voulant prendre le chapeau de BOCARDON.)* mais débarrasse-toi donc de ton chapeau.

BOCARDON, *résistant*. — Non... je m'en vais... il faut que j'aille acheter des gants...

CELIMARE. — Tu as le temps... tu les achèteras en allant à la mairie... Voyons, donne-moi ton chapeau... je le veux...

(Il le prend.)

BOCARDON, *à part*. — Est-il aimable!... Voilà un ami.

CELIMARE. — Tu ne m'as rien dit de mon nouveau mobilier.

BOCARDON. — Tiens! c'est vrai... des meubles neufs!... c'est charmant !

(Il tourne autour de l'appartement qu'il examine.)

CELIMARE, *à part, visitant le chapeau*. — Sous la coiffe... à gauche... (Tirant un billet.) Voilà... Que peut-elle me vouloir, à présent? (A BOCARDON.) Examine la pendule.

BOCARDON, *regardant la pendule sur la cheminée*. — Où as-tu trouvé ça ?

CELIMARE, *s'oubliant*. — Dans ton chapeau... (Se reprenant.) chez Montbro !...

BOCARDON. — C'est gentil !

CÉLIMARE, *lisant, à part*. — « Monsieur, je ne qualifierai pas votre conduite... mais si vous êtes un homme d'honneur, renvoyez-moi mes lettres avant midi... » (Parlé.) Ses lettres ! saprelotte... je viens de les brûler...

Scène VIII

CELIMARE, BOCARDON, MADAME COLOMBOT

MADAME COLOMBOT, *dans la coulisse*. — Il faut que je lui parle à l'instant.

CELIMARE. — Ma belle-mère! déjà!...

MADAME COLOMBOT, *paraît au fond*. — Ah ! c'est vous, monsieur.

CELIMARE. — Qu'y a-t-il donc? cet air bouleversé...

MADAME COLOMBOT. — J'ai laissé ma fille avec le coiffeur... pour venir vous demander une explication...

CELIMARE. — A moi ?

MADAME COLOMBOT, *regardant BOCARDON*. — Il faut que nous causions... seul à seul.

CELIMARE. — Parlez... monsieur est un ami...

BOCARDON. — Intime.

MADAME COLOMBOT. — Soit... Monsieur, il s'agit d'une lettre anonyme que j'ai reçue, il y a quelques minutes à peine...

CELIMARE, *étonné*. — Une lettre anonyme ?

BOCARDON. — Sans signature?

MADAME COLOMBOT. — Je ne l'ai pas même montrée à mon mari... Je me suis jetée dans un fiacre... Car, dans une heure, il ne serait plus temps de rompre.

CELIMARE. — Mais de quoi s'agit-il ?

MADAME COLOMBOT. — Monsieur Célimare, votre fortune, votre brillante fortune... nous a déjà fait passer par-dessus bien des choses... et, pour ne parler que de votre âge, croyez bien que, sans vos quarante mille livres de rente...

CELIMARE. — Oui... je sais... monsieur votre mari a déjà eu l'obligeance de me le dire... Mais cette lettre?...

MADAME COLOMBOT. — Elle nous révèle un fait monstrueux... Vous avez un attachement, monsieur!...

CELIMARE. — Par exemple !

MADAME COLOMBOT. — Une femme chez laquelle vous passez toutes vos soirées.

CELIMARE, *à part*. — Aïe !... (Indiquant BOCARDON.) Et l'autre qui est là!

BOCARDON. — Permettez... C'est impossible!...

MADAME COLOMBOT. — Pourquoi?...

BOCARDON. — Il passe toutes ses soirées chez moi.

CELIMARE. — Oui... nous jouons le bézigue.

BOCARDON. — A deux sous... L'autre jour... j'ai eu le quinze cents... J'aime bien ça!...

MADAME COLOMBOT. — Mais pourtant cette lettre affirme...

CELIMARE, *jetant les yeux sur la lettre, à part.* — Pristi!... l'écriture de madame Bocardon.

BOCARDON, *s'avançant.* — Voyons voir !

CELIMARE, *se précipitant entre lui et MADAME COLOMBOT.* — Non, c'est inutile!

BOCARDON. — Pourquoi?...

CELIMARE. — On méprise ces dénonciations anonymes... mais on ne leur fait pas l'honneur de les lire !

MADAME COLOMBOT, *montrant sa lettre.* — Cependant, mon gendre...

CELIMARE. — Cachez ça : j'aime mieux tout vous dire... oui, belle maman, j'ai aimé une femme: vous pensez bien que je ne suis pas arrivé à mon âge... oui, j'ai été chez elle tous les soirs pendant cinq ans...

MADAME COLOMBOT. — Pendant cinq ans...

BOCARDON. — Tous les soirs... je réclame...

CELIMARE. — Mais d'un mot je puis dissiper vos inquiétudes : depuis six mois, cette femme n'est plus... une fin tragique et prématurée est venue l'enlever à mon affection... et à l'estime de son mari.

BOCARDON, *à part.* — Il y a un mari : je conterai ça à Minette, ça la fera rire !

MADAME COLOMBOT. — Et cette femme peut-on savoir?...

CELIMARE. — Impossible : il faudrait vous la nommer et son mari existe...

(Il remonte un peu.)

BOCARDON. — Il ne serait pas content.

MADAME COLOMBOT. — Qui m'assure que vous ne me faites pas une histoire?...

BOCARDON. — Ah ! belle-maman !

MADAME COLOMBOT. — Donnez-moi votre parole d'honnête homme...

CELIMARE. — Oh!... je vous en donne ma parole d'honneur !

MADAME COLOMBOT. — Paul... je vous crois.

(Elle déchire la lettre en deux et en jette un morceau du côté de CELIMARE et l'autre du côté de BOCARDON.)

CELIMARE, *à part.* — Sauvé ! *(Il ramasse vivement le morceau. A part.)* La lettre !

(Il la froisse et la jette au feu.)

BOCARDON, *à part.* — Il s'en tire... il n'y a que le mari...

MADAME COLOMBOT. — Ceci est entre nous... je n'en parlerai ni à ma fille ni à mon mari.

CELIMARE. — Je vous en prie... et soyez sûre qu'à l'avenir...

MADAME COLOMBOT. — Oh! je suis tranquille... votre âge me répond de vous.

CELIMARE, *à part.* — Mon âge... décidément ils me prennent pour un infirme.

MADAME COLOMBOT, *remontant.* — Je retourne auprès de ma fille, je reviendrai tantôt accompagner le trousseau.

CELIMARE, *la saluant et l'accompagnant.* — Belle-maman... ah! j'oubliais: nous aurons trois convives de plus.

MADAME COLOMBOT. — Comment ! vingt et un couverts?...

CELIMARE. — Un vieil ami que j'avais oublié... en outre, M. Bocardon et sa femme...

BOCARDON. — Qu'il avait oubliés aussi... Moi, le jour de mes noces, j'avais oublié le notaire, il est venu tout de même !

MADAME COLOMBOT, *saluant BOCARDON.* — Trop flattée, monsieur...

BOCARDON, *lui rendant son salut.* — Comment donc, madame, c'est moi au contraire.

MADAME COLOMBOT, *bas, à CELIMARE.* — Où voulez-vous que je les fourre ?

CELIMARE, *bas. Ils sont près de la porte du fond. BOCARDON est redescendu.* — Vous ferez

une petite table... on s'arrangera. (*La reconduisant au fond.*) A bientôt, belle maman !
(*Elle sort par le fond.*)

Scène IX

BOCARDON, CELIMARE

BOCARDON, *à lui-même, sur le devant de la scène, en ramassant la moitié de la lettre déchirée par MADAME COLOMBOT.* — Oh ! les lettres anonymes ! je trouve ça hideux. (*Regardant l'écriture.*) Ciel ! l'écriture de Ninette !

CELIMARE, *à part.* — Patatras ! je n'en ai brûlé qu'un morceau.

BOCARDON, *allant à CELIMARE.* — Mais c'est l'écriture de ma femme, monsieur.

CELIMARE. — Mais non... mais non... que tu es bête!...

BOCARDON. — Je la reconnais parfaitement...

CELIMARE. — Je t'assure que tu te trompes !

BOCARDON. — Cette femme mariée... chez laquelle vous passez toutes vos soirées... plus de doute. Je ne suis pas dupe de l'histoire que vous avez faite à votre belle-mère. (*Se boutonnant.*) Monsieur, il me faut une explication.

Scène X.

LES MEMES, VERNOUILET

VERNOUILET, *entrant par le fond. Habit noir et cravate blanche.* — Me voilà !

CELIMARE, *bas, à BOCARDON.* — Silence, du monde !

BOCARDON, *bas.* — Renvoyez ce monsieur... nous avons à causer.

VERNOUILET, *passant au milieu.* — J'ai passé mon habit noir... et trouvé un nouveau couplet... voulez-vous que je vous le chante?

CELIMARE. — Non... merci... dans ce moment...

VERNOUILET. — C'est un souvenir pour ma pauvre femme que nous aimions tant.

BOCARDON, *dressant les oreilles.* — Hein ?

VERNOUILET, *à BOCARDON.* — Car, pendant cinq ans, monsieur... il venait passer toutes ses soirées avec nous.

BOCARDON. — Cinq ans. Tiens, tiens !

CELIMARE, *à VERNOUILET.* — Taisez-vous donc... il est inutile d'ennuyer monsieur...

BOCARDON, *à VERNOUILET.* — Et madame votre épouse?...

VERNOUILET. — Nous avons eu le malheur de la perdre.

BOCARDON, *avec joie.* — Ah... bah !

VERNOUILET. — Une fin tragique et prématurée...

BOCARDON, *éclatant de rire.* — Ah ! ah ! ah ! alors... c'est vous ?

VERNOUILET. — Moi... quoi ?

BOCARDON, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! (*A part.*) J'aime mieux que ce soit lui.

VERNOUILET, *bas, à CELIMARE.* — Qu'est-ce qu'il a donc à rire, ce monsieur?... Je lui parle de mes malheurs...

CELIMARE, *bas.* — Ne faites pas attention., c'est un tic, c'est nerveux.

VERNOUILET, *s'éloignant avec humeur.* — On consulte un médecin...
(*Il remonte vers le fond.*)

BOCARDON, *bas, à CELIMARE.* — Mon ami... pardonne-moi de t'avoir soupçonné.

CELIMARE, *bas.* — Bocardon ! vous m'avez fat mal.

BOCARDON. — Que veux-tu ! c'est la faute de ma femme avec sa lettre... employer un pareil moyen pour te faire épouser sa cousine.

CELIMARE. — Il faut lui pardonner...

BOCARDON. — Du tout !... nous causerons ce soir ! Je n'ai jamais frappé les femmes, mais...

CELIMARE. — Ah! Bocardon...

BOCARDON. — Je ne prends pas d'engagement !

VERNOUILET, *à la cheminée, regardant la pendule.* — Il est onze heures... partons-nous ?

CELIMARE. — Onze heures!... je vous demande la permission d'aller passer un habit... je vous laisse ensemble (*A part.*) Tiens, je ne les ai pas présentés. (*Haut, présentant VERNOUILET.*)

Monsieur Vernouillet... mon meilleur ami... (*Présentant BOCARDON.*) Monsieur Bocardon... mon meilleur ami...

VERNOUILET et BOCARDON, *se saluant.* — Monsieur !...

CELIMARE, *à part et se dirigeant à droite.* — Ils sont bons tous les deux.

(*Il sort.*)

Scène XI

BOCARDON, VERNOUILET

BOCARDON, *à part, regardant VERNOUILET.* — Il a tout à fait le physique de l'emploi.

(*Haut.*) C'est un homme bien aimable que Célimare.

VERNOUILET, *à part.* — Tiens, son tic est passé. (*Haut.*) Un homme charmant !

BOCARDON. — Vous devez bien l'aimer...

VERNOUILET. — Oh oui ! C'est mon meilleur ami...

BOCARDON. — Naturellement... (*Il éclate de rire.*) Hi hi hi !

VERNOUILET, *à part, le regardant rire.* — Ça le reprend. (*Haut.*) Vous ne souffrez pas?...

BOCARDON, *étonné.* — Moi?... non. (*D'un ton goguenard.*) Et comme ça, pendant cinq ans, il venait tous les soirs... tous les soirs chez vous ?

VERNOUILET. — Tous les soirs... il n'a pas manqué un jour... Nous faisons notre petite partie de dominos...

BOCARDON, *à part.* — Il faisait la partie du mari... comme c'est nature !

VERNOUILET. — Mais, depuis six mois... depuis le départ de ma pauvre Héloïse... il m'a un peu négligé...

BOCARDON. — Ah dame!...

VERNOUILET. — Quoi?...

BOCARDON. — Rien!...

VERNOUILET. — Je ne sais pas ce qu'il fait de ses soirées.

BOCARDON, *à part, finement.* — Je le sais, moi !

VERNOUILET. — Ma femme avait beaucoup d'estime pour lui... elle lui brodait tantôt une chose... tantôt une autre... un bonnet grec... des pantoufles.

BOCARDON, *à part.* — Des pantoufles ! mon Dieu... que c'est nature ! (*Il éclate de rire.*) Hi hi hi !

VERNOUILET, *à part.* — Toujours son tic!... (*Haut.*) Vous n'avez jamais consulté?

BOCARDON, *étonné.* — Consulté?... pourquoi?...

VERNOUILET. — Non, rien... (*A part.*) Ça passe. (*Haut.*) Il nous faisait l'amitié de venir dîner avec nous tous les mercredis. (*Se reprenant.*) Non, tous les lundis...

BOCARDON. — Je disais aussi, le mercredi, (*A part.*) c'est chez nous. (*Haut.*) Et madame lui faisait des petits plats sucrés ?

VERNOUILET. — Oui !

BOCARDON. — Des pommes au beurre !

VERNOUILET. — Tiens! vous connaissez son faible...

BOCARDON. — Parbleu ! (*A part.*) Il est complet ! O Molière, où sont tes pinceaux?

VERNOUILET. — Et, comme il a une cave très bien montée...

BOCARDON. — C'est vrai !

VERNOUÏLET. — Il apportait toujours une fine bouteille que nous buvions au dessert. Il a surtout un certain kirsch...

BOCARDON. — Je le connais !

VERNOUÏLET. — Ah ! monsieur en a bu ?

BOCARDON. — Tous les mercredis... C'est du nectar.

VERNOUÏLET. — N'est-ce pas ? Enchanté, monsieur, d'avoir fait votre connaissance.

(Ils se donnent la main.)

BOCARDON. — Comment donc ! mais c'est moi...

(Ils se serrent la main au moment où CELIMARE paraît habillé.)

Scène XII

LES MEMES, CELIMARE, puis PITOIS

CELIMARE, *sortant de droite, à part, les voyant se serrer la main.* — Tiens ! ils fraternisent !

BOCARDON, *bas, à CELIMARE, désignant VERNOUÏLET.* — Je viens de causer avec lui... il fait mon bonheur.

CELIMARE, *bas.* — Je t'assure que tu te trompes... tu supposes des choses.

BOCARDON, *bas.* — Laisse-moi donc tranquille : je m'y connais.

CELIMARE, *à part.* — Au fait, il doit s'y connaître.

PITOIS, *entrant du premier plan, porte de la lingerie, tout effaré, bas à CELIMARE.* —

Monsieur ! Monsieur !

CELIMARE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PITOIS, *bas.* — Madame Bocardon est là ; dans votre cabinet, elle a passé par la lingerie.

CELIMARE, *à part.* — Ah ! mon Dieu !

PITOIS, *bas.* — Elle a demandé si Monsieur avait laissé un paquet pour elle...

CELIMARE, *à part.* — Ses lettres !

PITOIS. — Je lui ai dit que non... elle est furieuse... elle veut vous parler... elle est là... Faut-il la faire entrer ?

CELIMARE, *vivement.* — Non.

PITOIS, *indiquant la porte qui s'entrouvre.* — La voilà !

CELIMARE. — Ciel !

(Il se précipite vers la porte, la ferme vivement et met la clef dans sa poche.)

BOCARDON et VERNOUÏLET. — Qu'y a-t-il ?

CELIMARE. — Rien !

(On entend frapper violemment à la porte.)

VERNOUÏLET. — On frappe !

CELIMARE, *maintenant la porte.* — Ce sont les tapissiers... c'est insupportable... Allons !

partons ! partons !

BOCARDON, *allant vers la porte.* — Attends : je vais les faire taire. *(Criant à travers la porte.)*

Attendez donc qu'on soit parti, vous, là-bas !

(Le bruit cesse.)

CELIMARE, *à part.* — Elle a reconnu sa voix.

VERNOUÏLET. — Je n'entends plus rien.

BOCARDON, *avec triomphe.* — Ah ! c'est que je sais parler aux ouvriers, moi... PITOIS, *à part.*

— Je m'en vais... il me fait de la peine.

(Il sort.)

BOCARDON, *à CELIMARE.* — Eh bien, partons-nous ?

CELIMARE. — Un instant... j'achève de mettre mes gants. *(A part.)* Donnons-lui le temps de s'échapper par la lingerie.

Scène XIII

LES MEMES, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT, puis ADELINÉ

COLOMBOT, *entrant suivi de sa femme.* — Eh bien, mon gendre ! il faut donc venir vous chercher?... les voitures sont en bas.

CELIMARE. — Nous partions!...

MADAME COLOMBOT, *montrant une clef.* — Je viens de fermer la lingerie à clef.

CELIMARE, *effrayé.* — Comment !

MADAME COLOMBOT. — J'y ai fait déposer le trousseau... et, à cause des ouvriers...

CELIMARE, *à part.* — Bien ! la voilà bloquée.

MADAME COLOMBOT, *prenant le bras de CELIMARE.* — Allons, votre bras.

CELIMARE, *à part.* — Comment la délivrer? (*Haut.*) Pardon, un ordre à donner... par là... (*Il indique le cabinet.*)

MADAME COLOMBOT, *l'entraînant.* — Nous n'avons pas le temps... nous sommes déjà en retard. Venez ! venez !

(*Ils sortent par le fond.*)

COLOMBOT, *montrant la porte à VERNOUÏLET et à BOCARDON.* — Messieurs... (*Apercevant le coffret resté sur la table et courant le prendre.*) Ah ! le coffret ! la surprise. (*Il le secoue.*) Il y a quelque chose... (*Le remettant à ADELINÉ qui entre.*) On apportera la corbeille ce soir... vous mettez ça dedans. (*A BOCARDON et à VERNOUÏLET.*) Messieurs, je vous montre le chemin. (*Il sort.*)

BOCARDON, *à VERNOUÏLET.* — Passez donc.

VERNOUÏLET. — Après vous.

BOCARDON. — Non... vous êtes le plus ancien.

VERNOUÏLET. — C'est juste !

(*Il passe le premier, BOCARDON le suit.*)

ACTE II

Une salle à manger. Porte au fond, portes latérales. Table servie à droite, quatre couverts. A gauche, un buffet.

Scène première

PITTOIS, *seul.* *Au lever du rideau, il finit de dresser la table.* — Quatre couverts... le papa et la maman vont venir déjeuner... Des parents, ça gêne !... de nouveaux mariés, ça a tant de petites choses à se dire ! (*Entendant CELIMARE et EMMA qui entrent de gauche en se donnant le bras.*)

Monsieur et Madame, dérobons-nous !

(*Il sort sur la pointe des pieds par la droite.*)

Scène II

CELIMARE, EMMA

CELIMARE, *au public, tenant EMMA sous son bras.* — C'est bon d'aimer une femme à soi... à soi seul... ce n'est plus du tout la même chose... (*A sa femme.*) Vous paraissez triste, Emma...

EMMA, *baissant les yeux.* — Non, monsieur...

CELIMARE. — Est-ce que vous êtes souffrante?

EMMA. — Non, monsieur...

CELIMARE, *à part.* — Elle est intimidée, pauvre petite caille.

(*Il l'embrasse vivement.*)

EMMA. — Eh bien, monsieur, voulez-vous finir !

CELIMARE. — Puisque nous sommes seuls.

EMMA. — Ça ne fait rien, monsieur...

CELIMARE. — « Monsieur... » oh ! quel vilain mot !... c'est froid, c'est cérémonieux... j'ai l'air d'un

invité...

EMMA. — Mais comment voulez-vous que je vous appelle?...

CELIMARE. — Paul., appelez-moi Paul... je vous appelle bien Emma, moi !

EMMA. — Oh ! je n'oserai jamais !

CELIMARE. — Votre papa ne se gêne pas pour dire à votre maman : « Séraphine... » l'autre jour encore, il lui a dit: « Séraphine, tu m'ennuies ! » et elle lui a répondu : « Tu n'as pas le sens commun ! » voilà un bon ménage ! un vrai ménage où l'on se tutoie... Emma, est-ce que vous... est-ce que tu craindrais de me tutoyer?...

EMMA, *vivement*. — Oh ! pas maintenant !... plus tard !... nous ne nous connaissons pas assez...

CELIMARE. — Oh ! par exemple.

(*Il rit.*)

EMMA. — Qu'est-ce qui vous fait rire?

CELIMARE, *avec feu*, *EMMA se sauve à droite*. — Rien... Oh! chère petite... ah ! si tu savais comme je suis bon, comme je suis gentil avec les femmes !

EMMA. — Comment, avec les femmes?... vous avez donc aimé d'autres femmes, monsieur?

CELIMARE, *à part*. — Oh ! saperlotte ! (*Haut.*) Jamais ! jamais !

EMMA. — Est-ce bien vrai ?

CELIMARE. — Demande à ton père... il me connaît, lui !

EMMA. — Oh ! voyez-vous... si vous m'aviez trompée... je ne vous le pardonnerais de ma vie.

CELIMARE. — Oh! quelle folle idée!... Voyons, raisonnons... tu n'as jamais eu d'autre affection, toi?

EMMA. — Non.

CELIMARE. — Eh bien, alors, pourquoi veux-tu que je me sois dérangé plus que toi?

EMMA. — Au fait...

CELIMARE. — Tu es donc jalouse ?

EMMA. — Dame... je ne sais pas... mais, quand je pense que vous avez pu aimer une autre femme... que vous l'avez embrassée, peut-être...

CELIMARE. — Allons donc! est-ce qu'on s'embrasse comme ça? mais dans le monde, on n'embrasse que sa femme... sa petite femme !

(*Il l'embrasse.*)

PITTOIS, *entrant*. — Monsieur ! (*Les apercevant.*) Oh !

CELIMARE. — Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

PITTOIS. — Monsieur... c'est les vieux!

EMMA. — Les vieux ?

PITTOIS. — Oui... Le papa et la maman de Madame.

EMMA. — Eh bien, il est poli, votre domestique.

CELIMARE, *à PITTOIS*. — Imbécile !

PITTOIS. — Le fiacre vient de s'arrêter à la porte...

EMMA. — Je cours au-devant d'eux.

(*Elle sort vivement par le fond.*)

Scène III

PITTOIS, CELIMARE

CELIMARE, *à PITTOIS*. — Approche et parle bas... En rentrant hier soir, j'étais d'une inquiétude... comment as-tu fait sortir la personne qui était chez moi?...

(*Il indique la droite.*)

PITTOIS, *très haut*. — Madame Bocardon ?

CELIMARE. — Plus bas donc.

PITTOIS. — Ah bien ! elle peut se vanter de m'avoir fait une peur !... quand je suis rentré... j'étais allé voir ma femme... qui a touché son mois... j'ai entendu du bruit dans la lingerie... j'allais prendre la pincette... lorsqu'une voix de femme m'a dit : « Ouvrez ! »

CELIMARE. — Tu n'avais pas de clef.

PITTOIS. — Non ! elle était enfermée des deux côtés, alors j'ai dévissé la serrure.

CELIMARE, *lui serrant la main*. — Ah ! merci !

PITTOIS, *flatté*. — Ah ! Monsieur !

CELIMARE, *retirant sa main*. — Non... Je me suis trompé... Continue...

PITTOIS. — La malheureuse mourait de faim... vu qu'il était neuf heures du soir.

CELIMARE. — Ah ! mon Dieu ! dix heures de lingerie !

PITTOIS. — Alors, je lui ai offert un restant de *nantilles*... mais elle est partie comme un coup de vent...

CELIMARE, *à part*. — Heureusement Bocardon ne s'est aperçu de rien... Je l'ai occupé toute la journée... à aller conduire et chercher les dames... (*Haut.*) Pitois... je suis content de toi... tiens ! voilà vingt francs.

PITTOIS, *croquant qu'ils sont pour lui*. — Ah ! Monsieur !

CELIMARE. — Non ! tu iras, après déjeuner, acheter un bouquet de roses blanches pour ma femme...

PITTOIS, *désappointé*. — Ah!... comme ça, la pièce... c'est pour le bouquet ?

CELIMARE. — Oui.

PITTOIS, *avec amertume*. — Servez donc les grands !

(*Il s'occupe au buffet.*)

Scène IV

LES MEMES, EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT

On entend COLOMBOT à la cantonade.

CELIMARE, *allant au-devant de monsieur et MADAME COLOMBOT*. — Beau-père... Belle-maman...

COLOMBOT. — Votre main, mon gendre...

MADAME COLOMBOT. — Paul... embrassez-moi !

(*Ils s'embrassent.*)

PITTOIS, *se rapprochant de la table*. — Madame est servie...

EMMA ; *elle se dirige vers la table, ainsi que MADAME COLOMBOT*. — Allons, à table ! (*A CELIMARE.*) Venez-vous, monsieur ?

COLOMBOT, *bas, à CELIMARE*. — « Monsieur ? »

CELIMARE, *bas*. — Ne vous inquiétez pas de ça... c'est la timidité...

(*Ils prennent place autour de la table.*)

COLOMBOT, *remontant et allant se placer à table*. — A la bonne heure ! si j'étais raisonnable, je ne prendrais que du thé...

(*Tout le monde est assis.*)

CELIMARE. — Ah ! vous avez joliment fonctionné hier!... Belle-maman, votre dîner était épatant.

EMMA. — Nous étions trop serrés...

CELIMARE, *à EMMA*. — Je connais un de tes voisins qui ne s'en plaignait pas.

(*Il joue avec sa serviette et cherche à en donner un coup par-dessous la table.*)

MADAME COLOMBOT, *riant*. — Ah ! très joli !

COLOMBOT, *à part, riant*. — Il a de l'esprit !

MADAME COLOMBOT. — Si nous étions serrés, c'est la faute de ton mari, qui nous a invité

trois personnes de plus.

COLOMBOT. — Ah oui ! M. Bocardon ! Il me plaît beaucoup... il est gai !...

MADAME COLOMBOT. — Et complaisant... Mais pourquoi donc sa femme n'est-elle pas venue ?

CELIMARE, *embarrassé*. — Elle a été retenue... bien malgré elle.

EMMA. — On la dit charmante...

CELIMARE, *s'oubliant*. — Très gentille... elle a du montant.

TOUS. — Comment ?

CELIMARE. — Elle a du piquant dans la conversation...

COLOMBOT. — Ah ! par exemple j'aime moins votre autre ami... le vieux...

CELIMARE. — Vernouillet...

MADAME COLOMBOT. — Il a l'air grognon...

COLOMBOT. — Pourquoi diable nous a-t-il chanté un couplet contre les champignons ?

MADAME COLOMBOT, *aigrement*. — S'il a voulu faire une critique de mon dîner...

CELIMARE. — Oh ! belle-maman... pouvez-vous supposer... ?

COLOMBOT. — Est-ce que vous le voyez souvent, ce monsieur-là ?

CELIMARE. — Jamais ! jamais !

Scène V

LES MEMES, PITOIS, VERNOUILET

PITOIS, *annonçant*. — M. Vernouillet !

(Il sort.)

MONSIEUR et MADAME COLOMBOT et EMMA. — Lui !

CELIMARE, *à part*. — Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

VERNOUILET, *entrant; il dépose son chapeau sur une chaise au fond, à gauche*. — Ne vous dérangez pas... Tiens ! vous déjeunez déjà ? *(Saluant.)* Mesdames... messieurs...

(MONSIEUR et MADAME COLOMBOT et EMMA s'inclinent froidement. CELIMARE se lève, mais MADAME COLOMBOT le retient.)

COLOMBOT, *bas, aux dames*. — C'est ça... soyons froids...

CÉLIMARE, *à part*. — Pauvre homme !... Il vient pour déjeuner. *(Haut.)* Asseyez-vous donc...

VERNOUILET, *prenant une chaise à gauche et s'asseyant*. — Je vous remercie...

(Grand temps pendant lequel on mange sans parler à VERNOUILET.)

CELIMARE, *à VERNOUILET*. — Et vous allez bien ce matin ?

VERNOUILET, *assis*. — Parfaitement...

COLOMBOT. — Mon gendre... passez-moi les radis...

VERNOUILET. — Ah ! vous n'en êtes encore qu'aux radis !...

MADAME COLOMBOT, *sèchement*. — Ils sont finis !

(Nouveau temps.)

CELIMARE, *à part*. — Je n'ose pas l'inviter. *(Haut.)* Et vous allez bien, ce matin ?

VERNOUILET. — Parfaitement... autrefois, vous ne vous mettiez à table qu'à onze heures...

MADAME COLOMBOT, *sèchement*. — Mon gendre a changé ses heures...

CELIMARE. — Oui... j'ai changé... parce que... *(Un temps.)* Et vous allez bien ce matin ?

VERNOUILET. — Parfaitement... Je me suis dit : « Le temps est beau... » Car il fait très beau aujourd'hui... un soleil !...

COLOMBOT. — Invitation à la promenade !

VERNOUILET. — Alors, j'ai eu l'idée de venir chercher de vos nouvelles *(Un temps.)*, de vos nouvelles, *(Nouveau temps.)*, de vos nouvelles. Allons, je vois que vous êtes en parfaite santé !... Je vous laisse...

(Il se lève et va prendre son chapeau.)

CELIMARE. — Adieu.

VERNOUILLET, *saluant*. — Mesdames... messieurs... ne vous dérangez... (A part, avec amertume.) Pas même un verre d'eau !

(Il sort par le fond.)

Scène VI

CÉLIMARE, EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT, puis BOCARDON, puis PITOIS

Tous, même position, continuant de manger.

COLOMBOT. — Enfin!... j'ai cru qu'il ne s'en irait pas.

MADAME COLOMBOT. — Est-ce qu'il va prendre l'habitude de tomber ainsi chez vous ?

CELIMARE. — Mais non... C'est un vieil ami..de ma famille... Il voulait avoir de mes nouvelles; il en a... il est entent, il ne reviendra plus...

BOCARDON, *entrant, et s'annonçant*. — Monsieur Bocardon !... c'est moi!... Je m'annonce... Mesdames... messieurs.

COLOMBOT, *à part*. — Il me va tout à fait, cet homme-là.

MADAME COLOMBOT, *à part*. — Toujours gai (*Haut*.) Avez-vous déjeuné ?

BOCARDON. — C'est fait... (*A CELIMARE*.) Je viens te chercher.

CELIMARE, *se levant*. — Moi ? pourquoi ?

BOCARDON. — Elle est partie...

CELIMARE. — Qui ça ?

BOCARDON. — La cuisinière... Il y a encore eu des mots ce matin... et ma foi !... elle est partie !

CELIMARE. — Eh bien, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

BOCARDON. — J'en ai deux en vue... une Picarde et une Bourguignonne. Il faut que tu les voies.

CELIMARE, *impatiente*. — Ah! mon ami, je n'ai pas le temps... C'était bon autrefois!

BOCARDON. — Pourquoi, autrefois ?

CELIMARE. — Parce que... je suis marié!...

BOCARDON. — Eh bien, moi aussi, je suis marié!... (*A EMMA*.) Madame, je vous préviens que je vous le prendrai sou vent... Nous ne faisons rien sans lui.

EMMA. — Mais mon mari sera toujours heureux de se mettre à votre disposition...

BOCARDON, *revenant à CELIMARE*. — Allons! tu as la permission... Prends ton chapeau.

CELIMARE. — Non... Je ne suis pas en train.. Je ne sortirai pas aujourd'hui.

BOCARDON. — Alors, veux-tu que je t'envoie les deux cuisinières ?

CELIMARE. — Eh ! je ne m'y connais pas en cuisinières ! (*A part*.) Est-ce qu'il ne va pas me lâcher ?

BOCARDON. — Il ne s'y connaît pas ! (*Aux autres*.) C'est lui qui nous les donne toutes !

(Tous se lèvent de table.)

PITOIS, *entrant*. — Peut-on ôter le couvert ?

EMMA. — Oui.

(Il débarrasse la table, met tout dans le buffet, et sort en emportant la table desservie.)

MADAME COLOMBOT. — En vérité, mon gendre, vous êtes bien peu complaisant pour vos amis...

BOCARDON. — Ne le grondez pas, il a ses nerfs... Ah ! je savais bien que j'avais encore quelque chose à te dire... C'est pour notre papier de salle à manger. Le veux-tu couleur marbre ou bois ?

CELIMARE. — Je le veux... comme tu voudras !

BOCARDON, *étonné, à part.* — Mais qu'est-ce qu'il a ? (*Regardant le papier.*) Tiens ! en voilà un qui est gentil... qu'est-ce que ça coûte le rouleau ?

COLOMBOT. — Trois francs soixante-quinze.

BOCARDON. — C'est dans mes prix... Je vous demanderai la permission d'amener ma femme le voir.

CELIMARE, *vivement.* — C'est inutile...

BOCARDON. — Pourquoi, inutile ?

MADAME COLOMBOT. — Mais nous serons enchantés de faire connaissance avec madame Bocardon...

CELIMARE, *à part.* — Bon ! elle va l'inviter.

EMMA. — Et nous espérons bien lui rendre notre visite...

CELIMARE, *à part.* — Oui, prends garde de le perdre.

BOCARDON. — Entre nous, j'y compte un peu. Célimare me répétait encore hier : « Je veux que nos femmes se lient. »

CELIMARE. — Ah ! permets !... c'est toi qui as dit cela.

BOCARDON. — Est-ce moi?... Après ça, c'est la même chose...

CELIMARE. — La même chose ? pas du tout.

BOCARDON. — Pourquoi ?

CELIMARE. — Dame!... tu me fais parler... sans savoir...

BOCARDON. — Tiens, veux-tu que je te dise?... tu n'as jamais aimé ma femme, toi !

CELIMARE, *remontant.* — Ah ! par exemple !

BOCARDON. — C'est elle qui me l'a dit.

MADAME COLOMBOT. — Vous êtes injuste... car, ce matin encore, mon gendre regrettait de n'avoir pas vu hier madame Bocardon.

COLOMBOT. — Quand la voiture est allée pour la prendre hier à six heures, elle n'était pas chez elle.

CELIMARE, *à part.* — Aïe !

PITTOIS, *à part.* — Je sais pourquoi.

BOCARDON. — Pardon... elle y était.

CELIMARE, *étonné.* — Ah !

BOCARDON. — En tête à tête avec sa névralgie.

PITTOIS, *à part.* — Elle est forte, celle-là !

EMMA. — Ah ! la pauvre dame !

BOCARDON. — Mais elle était à l'église...

CELIMARE. — Ah ! elle était... ? tu l'as vue ?

BOCARDON. — Non... mais elle... elle m'a vu...

PITTOIS, *s'oubliant en riant et laissant tomber une assiette.* — Ah ! ah ! ah !

CELIMARE, *se retournant vivement et allant à lui.* — Quoi donc ?

PITTOIS. — C'est une assiette qui a glissé!...

CELIMARE, *à PITTOIS.* — C'est bien, laisse-nous.

PITTOIS, *emportant le plateau, à part.* — Oh ! les maris ! dire que j'ai été comme ça. (*Il disparaît.*)

BOCARDON. — Mes amis... il faut que je vous quitte... j'ai un tas de courses. (*Tirant un papier de son agenda.*) Voici ma liste, l'emploi de ma journée... (*Lisant.*) « Passer chez Célimare. » C'est fait. « Lui parler de la cuisinière. » C'est fait. « Lui parler du papier... » C'est fait.

CELIMARE, *à part.* — Plein d'intérêt.

BOCARDON, *lisant.* — « Lui parler de la pompe. » (*Parlé.*) Ah ! tu sais bien, la pompe... dans

ma maison... rue de Trévis.

CELIMARE. — Eh bien?

BOCARDON. — Elle ne va plus... il faudra que tu examines ça.

CELIMARE. — Alors, prends-moi tout de suite à l'année.

BOCARDON, *riant*. — Ah ! ah ! (*Aux autres.*) Il n'est pas dans son jour. (*Lisant.*) « Passer aux Italiens. »

CELIMARE, *remontant à droite, s'asseyant impatienté*. — Je m'assois.

BOCARDON. — Il faut vous dire qu'il y a aujourd'hui à trois heures un concert mirobolant. La Patti chante, la Penco chante, l'Alboni chante... tout le monde chante.

EMMA. — Ah ! ce sera charmant.

BOCARDON. — Tiens... une idée ! Venez-y... je vous présenterai ma femme.

CELIMARE, *toujours un peu remonté à droite*. — Bien !

EMMA. — Ah ! oui ! oui !

MADAME COLOMBOT. — Quelle bonne idée !

COLOMBOT. — Excellente !

CELIMARE, *à part*. — Ah ça ! est-ce qu'il ne va pas nous laisser tranquilles avec sa femme ?

EMMA, *à CELIMARE*. — C'est convenu; n'est-ce pas, mon ami?

CELIMARE. — C'est que...

COLOMBOT. — Quoi?

CELIMARE. — Je suis extrêmement impressionnable, la musique m'énerve.

BOCARDON. — Alors, pourquoi donc venais-tu tous les lundis à l'Opéra avec nous ? Ah !

CELIMARE, *furieux*. — Va-t'en au diable!... Ah!

BOCARDON, *riant*. — Il n'est pas dans son jour. Ah ! mesdames, une autre idée, encore meilleure.

CELIMARE. — Quoi ? (*A part.*) Il me fait frémir.

BOCARDON. — Au lieu de nous retrouver là-bas aux Italiens... Je mets ma femme dans un fiacre et je l'amène ici.

EMMA. — Bravo !

MADAME COLOMBOT. — C'est charmant !

CELIMARE. — Charmant ! (*A part.*) Il est à jeter par la fenêtre.

BOCARDON. — De cette façon, elle fera connaissance avec ces dames, et elle verra ton papier !

CELIMARE. — Oui... La fête sera complète. (*A part.*) Elle n'entrera pas, quand je devrais faire démolir l'escalier.

BOCARDON, *reprenant sa liste et lisant*. — « Renouveler mon assurance. » (*Parlé.*) Ça te regarde. (*Lisant.*) « Passer chez Léon. » (*Parlé.*) C'est un cousin de ma femme. (*Lisant.*) « Lui demander ce qu'il pense des Nord. »

CELIMARE, *à part*. — Ah bah! déjà?

BOCARDON. — C'est fait... J'en sors, c'est un bon garçon, pas très fort... mais bon garçon... impossible de m'en aller... il ne voulait pas me rendre mon chapeau.

CELIMARE, *à part*. — Je parie qu'il porte une réponse... si je pouvais...

(*Il se dirige doucement vers le chapeau de BOCARDON, qui est placé sur un meuble à droite.*)

COLOMBOT, *à BOCARDON*. — Est-ce que vous opérez sur les Nord?

BOCARDON. — Non... pas moi... c'est ma femme... elle aime beaucoup cette valeur.

(*Il consulte sa liste et, pendant l'aparté de CELIMARE, indique encore ce qu'il a à faire.*)

CELIMARE, *à part, lisant une lettre qu'il a tirée du chapeau*. — Voilà ! Un mot de Léon, au crayon. (*Lisant à la dérobée.*) « A 5 heures, aux Tuileries... » (*Parlé à part.*) J'ai mon affaire.

(*Tirant un crayon de sa poche.*) Le concert est pour trois heures... un 3 au lieu d'un 5... «A 3

heures aux Tuileries... » Elle choisira les Tuileries... je la connais.

(Il remet le billet dans le chapeau.)

BOCARDON, *achevant de consulter sa liste*. — Il ne me reste qu'à me faire coiffer.

CELIMARE. — Encore!...

BOCARDON. — Quoi... encore?

CELIMARE. — Rien.

Scène VII

LES MEMES, PITOIS, VERNOUILLET

PITOIS, *annonçant*. — M. Vernouillet.

MONSIEUR et MADAME COLOMBOT. — C'est insupportable.

CELIMARE, *à part*. — A l'autre maintenant.

VERNOUILLET, *se tenant au fond, un peu à droite, où il dépose son chapeau. Sèchement*. — Mesdames, ne vous dérangez pas, je ne vous importunerai pas longtemps... je n'ai qu'un mot à dire à M. Célimare.

(Il échange un salut avec BOCARDON qui est un peu remonté.)

EMMA, *bas, à CELIMARE*. — Renvoyez-le.

COLOMBOT, *de même*. — Débarrassez-nous-en.

CELIMARE, *bas*. — Soyez tranquilles, ce ne sera pas long. *(A part.)* Après, ce sera le tour de l'autre.

MADAME COLOMBOT, *remontant et emmenant EMMA*. — Viens, Emma ! nous avons tout juste le temps de nous préparer pour le concert.

BOCARDON, *qui est descendu en scène*. — Je vous quitte, nous serons ici à deux heures et demie.

CÉLIMARE. — C'est convenu. *(Lui donnant son chapeau.)* N'oublie pas ton chapeau. *(A part.)* Important.

ENSEMBLE

AIR de *La Chatte*.

MONSIEUR et MADAME COLOMBOT et EMMA

Mais comprend-on son insistance !

Revenir sans être invité.

Troubler ainsi par sa présence,

Les plaisirs de l'intimité.

CELIMARE, *seul*

Moi, je comprends son insistance,

Il se croit, sans être invité,

En droit de partager je pense,

Les plaisirs de l'intimité.

VERNOUILLET, *toujours au fond*

De leur part quelle indifférence,

J'en ai le cœur tout attristé,

Car je nourrissais l'espérance

Par eux d'être autrement traité.

BOCARDON

Je suis pressé, l'heure s'avance,

Bientôt avec ma liberté

Le concert nous rendra, je pense,

Les plaisirs de l'intimité.

(BOCARDON sort par le fond. EMMA, monsieur et MADAME COLOMBOT entrent par la gauche.)

Scène VIII

CELIMARE, VERNOUILLET

CELIMARE, *à part*. — Allons ! il s'agit de trancher cela comme avec un couteau... je vais lui faire comprendre que ses visites sont par trop multipliées. (*Haut.*) Mon cher Vernouillet, j'ai à vous parler.

VERNOUILLET, *sèchement*. — Moi aussi... je suis venu pour ça.

CELIMARE. — Vernouillet, je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime... je crois vous avoir donné assez de preuves de mon amitié.

VERNOUILLET, *froidement*. — Oui... jadis.

CELIMARE. — J'ai toujours infiniment de plaisir à vous voir... mais, vous comprenez, ma nouvelle position... je suis marié.

VERNOUILLET. — Eh bien ?

CELIMARE. — Vous plaisez beaucoup à ma femme... certainement... mais, entre nous... c'est une petite sauvage... elle n'aime pas les nouvelles connaissances, et alors, vous savez... un mari doit faire des concessions ; mais, soyez tranquille, j'irai vous voir.

VERNOUILLET. — Très bien, c'est un congé.

CELIMARE. — Ah ! Vernouillet, voilà un mot cruel.

VERNOUILLET. — Au reste, je devais m'y attendre... après ce qui s'est passé hier, à la noce.

CELIMARE. — Quoi donc ?

VERNOUILLET. — Vous avez trouvé convenable de me faire placer tout au bout de la table, avec les enfants.

CELIMARE, *vivement*. — Vous les aimez.

VERNOUILLET. — Je les aime... entre mes repas.

CELIMARE. — Ce n'est pas ma faute... c'est ma belle-mère qui a disposé le couvert.

VERNOUILLET. — Au dessert... quand j'ai chanté... on parlait, et vous n'avez pas réclamé le silence... vous-même, vous avez causé...

CELIMARE. — Moi?... permettez...

VERNOUILLET, *avec autorité*. — Je vous dis que vous avez causé !

CELIMARE, *à part*. — Hein!... est-il exigeant, cet animal-là ! voilà ce que c'est que de les gâter.

VERNOUILLET, *avec amertume*. — Tout à l'heure... vous étiez à table, et vous ne m'avez pas même offert un verre d'eau.

CELIMARE. — Nous avons presque fini...

VERNOUILLET. — Non, monsieur... vous en étiez aux radis.

CELIMARE. — Vous croyez?...

VERNOUILLET. — J'en suis sûr... je me suis retiré le cœur ulcéré.

CELIMARE. — Voyons, Vernouillet !...

VERNOUILLET. — Et savez-vous où je suis allé?...

CELIMARE. — Non...

VERNOUILLET. — Je suis allé déjeuner à vingt-cinq sous... à votre porte...

CELIMARE. — Vraiment?... on dit qu'on n'est pas mal.

VERNOUILLET. — Deux plats au choix... un carafon de vin et un dessert... On m'a servi, en guise de bifteck, un morceau de caoutchouc durci...

CELIMARE. — Hein!... faut des dents !

VERNOUILLET. — Et, comme je ne pouvais pas en venir à bout... je me suis mis à faire des

réflexions.

CELIMARE. — Sur l'état de la boucherie en France.

VERNOUILET. — Je me suis dit: « Autrefois... quand ma femme vivait... Célimare était aux petits soins pour moi... maintenant qu'elle n'est plus, il me lâche; pourquoi?... »

CELIMARE, *à part*. — Que le diable l'emporte avec ses réflexions !

VERNOUILET. — « Mais, s'il me lâche, ai-je ajouté, ce n'est pas moi qu'il aimait, et, si ce n'est pas moi... c'était donc ma femme? »

CELIMARE. — Vernouillet !... c'est mal ! c'est très mal ! (*A part.*) Il va devenir jaloux, à présent !

VERNOUILET. — Alors, un soupçon horrible a traversé mon cerveau, je me suis rappelé toutes les circonstances de notre intimité...

CELIMARE. — Voyons !... ne vous montez pas la tête.

VERNOUILET. — Ah ! si cela était vrai...

CELIMARE. — Oui... mais c'est faux !

VERNOUILET. — J'ai déjà choisi mes armes.

CELIMARE. — Un duel ?

VERNOUILET. — Non... je ne me battrai pas. Le duel est un préjugé barbare... mais je vous attendrai le soir au coin de votre rue... avec des pistolets...

CELIMARE, *effrayé*. — Un meurtre ?

VERNOUILET. — Oh ! je serais acquitté... On acquitte toujours pour la jalousie.

CELIMARE. — Vernouillet... mais vous êtes fou ! Vous, mon ami... mon vieil ami... (*A part.*) Il faut le chauffer.

VERNOUILET. — De deux choses l'une : ou c'est ma femme, ou c'est moi que vous aimiez... je ne sors pas de là !

CELIMARE. — Mais c'est vous seul.

VERNOUILET. — Alors, pourquoi me négligez-vous?...

CELIMARE. — Moi?... mais je me jetterais dans le feu pour vous... Tenez... demandez-moi un service, un petit service.

VERNOUILET. — Des phrases ! J'ai acquis aujourd'hui la preuve de votre parfaite indifférence.

CELIMARE. — Comment ?

VERNOUILET, *avec amertume*, — Célimare... c'est aujourd'hui ma fête !

CELIMARE, *à part*. — Allons, bien !... (*Haut, voulant l'embrasser.*) Cher ami, permettez...

VERNOUILET, *l'écartant*. — J'ai attendu votre bouquet ce matin...

CELIMARE, *à part*. — Ah ! bigre !...

VERNOUILET. — Depuis cinq ans... c'est la première fois que vous l'avez oublié.

CELIMARE. — Oublié?... par exemple!... Je l'ai commandé... il va venir..

Scène IX

LES MEMES, PITOIS, puis EMMA et MONSIEUR et MADAME COLOMBOT

CELIMARE, *apercevant PITOIS, qui entre avec un bouquet, et remontant à lui*. — Tenez ! le voilà...

VERNOUILET, *ému*. — Est-il possible!... Célimare...

CELIMARE, *prenant le bouquet et l'offrant à VERNOUILET*. — Cher ami... permettez-moi...

PITOIS, *à part*. — Il le donne au vieux.

VERNOUILET, *prenant le bouquet et tombant dans les bras de CELIMARE*. — Ah ! mon ami... mon excellent ami... et des roses blanches !... Ah ! j'étais bien injuste... et cependant, quand j'y songe... car enfin, vous ne quittez pas ma femme.

CELIMARE, *à part*. — Ça va recommencer.

VERNOUILET. — Et je me rappelle qu'un jour... (*Se prenant tout à coup les reins.*) Aïe !...

CELIMARE. — Quoi donc?...

VERNOUILET, *avec douleur.* — C'est mon rhumatisme dans les reins !

CĒLIMARE. — Ah! pauvre ami! permettez... (*Il le frictionne.*) Vous voyez, comme autrefois... comme autrefois...

PITTOIS, *à part.* — Il le bouchonne.

VERNOUILET, *se laissant frotter.* — Qu'il est bon !

CELIMARE, *à part, tout en frictionnant.* — Condamné aux frictions forcées à perpétuité.

EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT, *qui viennent d'entrer s'arrêtant étonnés.* — Hein?...

COLOMBOT. — Qu'est-ce qu'il fait donc là?

MADAME COLOMBOT. — Il le frotte !

VERNOUILET, *à CELIMARE.* — Merci ! ça va mieux. (*Apercevant EMMA et lui montrant son bouquet.*) Voyez donc, madame, comme il est joli ; c'est un présent de votre mari.

EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT. — Comment ?

CELIMARE, *embarrassé.* — Oui... oui... un petit bouquet.

VERNOUILET. — Il faut vous dire que c'est ma fête.

CELIMARE, *embarrassé.* — C'est sa fête... la Saint-Vernouillet !

VERNOUILET. — Mais vous ne m'en avez jamais donné d'aussi beau.

EMMA. — Ce n'est pas le premier ?

VERNOUILET. — Tous les ans... à ma fête. (*Remontant à droite, à PITTOIS.*) Tiens, mon garçon, va le mettre dans l'eau.

(*PITTOIS sort.*)

EMMA, *bas à sa mère.* — Qu'est-ce que cela signifie ?

COLOMBOT, *bas.* — Si c'est comme cela qu'il le met à la porte.

VERNOUILET, *remontant en scène.* — Vous m'avez fait une surprise... A mon tour... j'ai fait faire ma photographie. (*Il tire des portraits-cartes de sa poche.*) Et je n'ai point oublié ces dames... il y en aura pour tout le monde.

MADAME COLOMBOT, *sèchement.* — Trop bon.

VERNOUILET, *offrant sa photographie à M. COLOMBOT.* — Voilà!... Ou plutôt, non, pas encore... je veux y mettre une dédicace... de ma main.

CELIMARE. — C'est ça... (*Lui montrant la porte de droite.*) Entrez dans mon cabinet.

VERNOUILET, *sortant par la droite.* — Ne vous dérangez pas... je connais l'appartement. (*Il entre dans le cabinet.*)

Scène X

CELIMARE, EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT, *puis PITTOIS*

MADAME COLOMBOT. — Ah ça ! mon gendre, qu'est-ce que cela veut dire?

COLOMBOT. — Vous deviez le renvoyer.

EMMA. — Et vous lui donnez des bouquets.

CELIMARE. — C'est sa fête.

MADAME COLOMBOT. — Bien plus... vous le frictionnez... pour sa fête.

COLOMBOT. — Est-ce que vous lui devez de l'argent?...

CELIMARE. — Moi? (*A part.*) Oh ! quelle idée ! (*Haut.*) Mieux que cela: il m'a rendu un service... oh ! mais un de ces services...

MADAME COLOMBOT, *vivement.* — Lequel ?

COLOMBOT. — Lequel?

EMMA. — Lequel?

CELMARE. — Attendez donc... (*A part.*) Il faut que je le trouve. (*Haut.*) C'était un soir... non... un jour... il faisait extrêmement chaud... j'étais allé vaguement à l'école de natation... tout à coup mes deux pieds se prennent dans les filets, au fond.

TOUS. — Ah ! mon Dieu !

CELMARE. — Je tirais... je tirais... impossible de me dégager... je commençais à faire des réflexions sérieuses... « Mourir si jeune ! » m'écriai-je, (*Se reprenant,*) me disais-je, parce que, au fond de l'eau, on ne peut pas crier...

COLOMBOT, *naïvement.* — C'est vrai !

CELMARE. — J'en étais là... lorsqu'un homme... pourquoi ne le nommerais-je pas?...

Vernouillet ! l'intrépide Vernouillet, se précipite dans les flots.

EMMA. — Comment?...

CELMARE. — Et il venait de manger... notez ce détail ! il plonge... il me rejoint, il me serre la main en me disant : « Courage, Célimare, ne désespérez pas de la Providence. »

COLOMBOT. — Dans l'eau !

CELMARE. — Son regard semblait me dire : « Courage, Célimare !... » puis, avec une énergie... qu'on ne lui soupçonnerait pas... il déchire le filet.

MADAME COLOMBOT. — Avec quoi?...

CELMARE. — Avec son couteau... (*Se reprenant.*) avec ses ongles... avec ses dents... dans ces moments-là, on prend ce qu'on trouve... bref, il m'empoigne par le bras... et me ramène à la surface aux applaudissements de la populace.

MADAME COLOMBOT. — C'est superbe !

COLOMBOT. — C'est magnifique !

EMMA. — Quel brave homme !

COLOMBOT. — Alors, c'est un très fort plongeur ?

CELMARE. — Lui?... il resterait vingt-deux minutes sous l'eau, sans boire ni manger.

COLOMBOT. — Tiens ! ça me rappelle qu'il y a huit jours, en pêchant, j'ai laissé tomber ma montre près du pont Neuf... il serait peut-être capable de la retrouver.

CELMARE. — Lui?... il est capable de tout... Et voilà l'homme auquel vous ne voulez pas que j'offre un misérable bouquet le jour de sa fête !

MADAME COLOMBOT. — Mais nous ignorions...

CELMARE. — Et voilà l'homme que vous voulez que j'exile de mon foyer !... Non... accusez-moi... blâmez-moi ! mais il y a un courage qui me manquera toujours, c'est le courage de l'ingratitude.

COLOMBOT, *transporté.* — Très bien, mon gendre.

MADAME COLOMBOT. — Parbleu ! si nous l'avions su... Pourquoi ne pas nous avoir conté ça plus tôt ?

CELMARE. — Vernouillet n'aime pas qu'on en parle... ça le contrarie... modeste comme tous les plongeurs.

COLOMBOT. — Ça suffit, nous ne lui en ouvrirons pas la bouche.

PITTOIS, *entrant.* — Monsieur...

CELMARE. — Quoi?

PITTOIS. — Il y a là deux cuisinières qui demandent à vous parler.

EMMA. — Celles de M. Bocardon.

CELMARE. — Ah ! mais ils ne me laisseront donc pas tranquille... ces deux escargots-là.

COLOMBOT. — Escargots ?

CELMARE. — Oui, j'ai mes raisons. (*A PITTOIS.*) Dis que je n'y suis pas.

MADAME COLOMBOT. — Vous ne pouvez vous dispenser de les voir, votre ami vous en a

prié !

EMMA. — Ce serait malhonnête !

CELIMARE. — Oui?... Eh bien, j'y vais. (*A part.*) Je vais leur donner de mauvais conseils.

Scène XI

COLOMBOT, EMMA, MADAME COLOMBOT, VERNOUILLET

MADAME COLOMBOT, à EMMA, — En vérité, ton mari n'est guère complaisant.

EMMA, voyant entrer VERNOUILLET. — Ah ! monsieur Vernouillet !

COLOMBOT, à part. — Noble cœur !

VERNOUILLET, tenant ses photographies à la main. — Mesdames... permettez-moi... c'est un peu barbouillé, mais la plume était mauvaise.

MADAME COLOMBOT, gracieusement. — C'est surtout à votre portrait que nous tenons.

EMMA. — Je le placerai en tête de mon album.

VERNOUILLET, à EMMA. — Voici votre dédicace. (*Lisant.*) « A celle dont la destinée est de faire le bonheur de Célimare. »

COLOMBOT, à part. — Ce n'est pas méchant.

VERNOUILLET. — C'est de la prose, ça.

EMMA, souriant. — Je m'en doutais.

VERNOUILLET, se tournant vers MADAME COLOMBOT. — Maintenant, voici des vers.

(*Lisant.*) « A vous qui des vertus nous offrez l'assemblage... »

(*Il s'arrête.*)

COLOMBOT. — Eh bien ?

VERNOUILLET. — Je n'en ai fait qu'un... j'attends l'autre... oh ! je le trouverai.

MADAME COLOMBOT, avec bonté. — Ne vous fatiguez pas !

VERNOUILLET, remettant une photographie à COLOMBOT. — Voici la vôtre.

COLOMBOT, lisant. — « Au père de l'ange ! au mari des grâces. »

VERNOUILLET, à EMMA. — L'ange, c'est vous ; les grâces, c'est madame.

(*Il indique MADAME COLOMBOT.*)

MADAME COLOMBOT, flattée. — On n'est pas plus galant.

COLOMBOT, regardant la carte. — C'est très ressemblant... Vous auriez dû vous la faire faire en costume de bain.

EMMA. — Oh ! papa !

MADAME COLOMBOT. — Oui.

VERNOUILLET, étonné. — Moi?... pourquoi ?

COLOMBOT. — En plongeur.

VERNOUILLET, étonné. — En plongeur?...

MADAME COLOMBOT. — Nous savons tout.

COLOMBOT, passant. — Seriez-vous de force à retrouver une montre au fond de la Seine ?

MADAME COLOMBOT. — Ça ne doit pas être plus difficile que de retrouver un homme.

VERNOUILLET. — Non... Cependant, un homme, c'est plus gros... généralement.

EMMA. — Mais comment faites-vous pour rester si longtemps sans respirer ?

VERNOUILLET. — Moi?... mais je respire chaque fois que j'en ai envie.

(*Il respire.*)

COLOMBOT. — Oui... mais quand vous plongez... pas moyen.

VERNOUILLET, étonné. — Quand je plonge?...

COLOMBOT. — Par exemple, le jour où vous avez repêché Célimare.

MADAME COLOMBOT. — Qui se noyait.

VERNOUILLET. — Moi?... je ne sais pas nager.

TOUS. — Ah! bah!...

EMMA, *bas*. — Qu'est-ce que cela veut dire?

(*Mouvement général.*)

MADAME COLOMBOT. — Je n'y comprends rien.

COLOMBOT, *à part*. — Il ne veut pas l'avouer, modeste comme tous les plongeurs.

VERNOUILET, *à part, assis à gauche*. — « A vous qui des vertus nous offrez l'assemblage,... »

(*Il semble compter la mesure sur ses doigts.*)

Scène XII

EMMA, CELIMARE, MONSIEUR *et* MADAME COLOMBOT

CELIMARE, *paraît au fond. A la cantonade*. — Pas une de plus !... allez vous promener !

MONSIEUR *et* MADAME COLOMBOT. — Qu'y a-t-il ?

CELIMARE. — Ce sont les cuisinières... nous ne sommes pas d'accord pour le vin, elles demandent huit bouteilles par semaine.

MADAME COLOMBOT. — C'est trop.

CELIMARE. — C'est de l'intempérance... J'en ai offert trois.

COLOMBOT, *à CELIMARE, lui montrant VERNOUILET*. — Dites donc... il prétend qu'il ne sait pas nager.

CELIMARE. — Qui ça?...

COLOMBOT. — Lui.

CELIMARE, *détournant la conversation*. — Savez-vous combien ça fait par an, huit bouteilles ? quatre cent seize.

COLOMBOT. — Mais...

CELIMARE. — C'est révoltant.

(*Il le quitte. On entend un bruit de voiture.*)

MADAME COLOMBOT, *remontant*. — Une voiture !

EMMA, *remontant*. — C'est sans doute M. Bocardon qui amène sa femme.

CELIMARE, *à part*. — Pourvu qu'elle ait fouillé dans le chapeau.

MADAME COLOMBOT. — Mais je ne suis pas prête!... Mon mantelet...

(*Fausse sortie.*)

EMMA. — Maman, et mes bracelets ?

MADAME COLOMBOT. — Où sont-ils ?

EMMA. — Dans ma corbeille.

MADAME COLOMBOT. — Fais attendre cette dame... je reviens.

(*Elle sort par la droite.*)

Scène XIII

EMMA, CÉUMARE, COLOMBOT, VERNOUILET, *assis*; BOCARDON, *puis* PITOIS

CELIMARE, *à part*. — Il est trop long à monter l'escalier, il y a une femme.

PITOIS, *annonçant*. — M. Bocardon.

BOCARDON, *paraissant au fond*. — Me voilà.

CELIMARE, *à part, s'épanouissant*. — Il est seul.

EMMA, *à BOCARDON*. — Eh bien, et madame?

BOCARDON. — Vous me voyez consterné... Nous allions partir, ma femme me donnait mon chapeau... tout à coup... v'lan... sa névralgie !

COLOMBOT. — Ah ! la pauvre dame !

EMMA. — Quel contretemps !

CELIMARE. — Nous qui nous faisons une fête... (*A part.*) Elle a choisi les Tuileries...

BOCARDON. — Je lui ai offert de rester pour lui tenir compagnie... elle n'a jamais voulu.

CELIMARE. — Parbleu !

BOCARDON. — Tu dis?...

CELIMARE. — Rien.

EMMA. — C'est vraiment désolant ! Est-ce que madame Bocardon ne songe pas à faire quelque chose ?

BOCARDON. — Si !... je suis décidé à consulter... (A CELIMARE.) Peux-tu, demain?

CELIMARE. — Comment ? (A part.) Il me fourre de la consultation, à présent.

BOCARDON. — Voilà le coupon ; une très bonne loge.

VERNOUILLET, à lui-même. — J'ai bien un second vers, mais il a quatre pieds de trop.

Scène XIV

LES MEMES, MADAME COLOMBOT, avec son chapeau.

MADAME COLOMBOT, un petit coffret à la main, s'adressant à EMMA. — Ma chère enfant, impossible de mettre la main sur tes bracelets... J'ai fouillé partout et je n'ai trouvé que ce coffret.

CELIMARE, le reconnaissant, à part. — Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Où avez-vous pris ça ?

MADAME COLOMBOT. — Dans la corbeille...

COLOMBOT. — C'est moi... une surprise.

EMMA, secouant le coffret. — Tiens ! il y a quelque chose dedans !

CELIMARE, à part. — Les lettres d'Héloïse.

EMMA. — Eh bien, où est donc la clef?

CELIMARE. — Je ne sais... (Se fouillant.) Je l'avais hier... (A part.) Pas de clef, je suis sauvé !

PITTOIS, s'avançant et remettant la clef à EMMA. — La voici ; je l'ai trouvée ce matin dans la poche de votre gilet.

CELIMARE, bas, bourrant Pitois. — Butor!... animal!...

PITTOIS. — Quoi donc ?

CELIMARE, à part. — Et Vernouillet ! Vernouillet qui est là !

EMMA, qui a ouvert le coffret, gagnant la droite. — Des lettres !

CELIMARE, à part. — Patatras !

EMMA. — Une écriture de femme !... elles sont signées !...

CELIMARE, à demi-voix et vivement. — Taisez-vous !... pas devant lui !

TOUS, excepté VERNOUILLET. — Comment?...

CELIMARE, bas, montrant VERNOUILLET. — Le mari ! silence!... c'est le mari !

MONSIEUR et MADAME COLOMBOT. — Hein ?

EMMA. — Ah ! monsieur, c'est indigne!...

BOCARDON, bas, à EMMA. — Vous ne le saviez donc pas ? moi, je le savais.

VERNOUILLET, se levant sa carte à la main. — Le voilà !... je le tiens !...

EMMA, très agitée. — Monsieur Vernouillet, il faut que je vous parle,... que je vous fasse enfin connaître votre ami...

CELIMARE, bas. — EMMA !

MADAME COLOMBOT, de même. — Tais-toi !

EMMA; elle va vivement vers VERNOUILLET. — Monsieur Vernouillet !...

VERNOUILLET. — Je vous écoute, belle dame !

EMMA, à part. — Oh non ! pauvre homme ! (Haut, changeant d'idée.) C'est mon mari... un excellent ami...

VERNOUILLET. — Oh ! je le sais...

EMMA. — Il serait bien heureux... si vous vouliez nous accompagner au concert... il reste une place...

TOUS. — Hein ?

BOCARDON, *à part*. — Elle l'invite ; elle a un bon petit caractère.

VERNOUILET. — Mon Dieu ! je ne demanderais pas mieux... mais, dans ma position... c'est encore trop récent... Le mois prochain, je ne dis pas...

CELIMARE. — Non !... il ne le peut pas !... Allons, partons.

EMMA, *bas*, à CELIMARE. — Mais vous ne le pouvez pas non plus, monsieur.

CELIMARE, *bas*. — Pourquoi ?

EMMA, *bas et ironiquement*. — C'est encore trop récent.

CELIMARE, *bas*. — Permetts, chère amie...

EMMA, à VERNOUILET. — Voilà M. Célimare qui insiste pour vous tenir compagnie...

CELIMARE. — Moi ?

VERNOUILET. — Ah ! qu'il est bon ! Mais je ne souffrirai pas...

EMMA, *résolument*. — Mon mari connaît ses devoirs... il restera !

CELIMARE, *bas*. — Mais...

EMMA, *bas, avec énergie*. — Il ne vous manquerait plus que d'avoir le courage de l'ingratitude... Je vous défends de m'accompagner.

(*Elle remonte, ainsi que COLOMBOT et MADAME COLOMBOT.*)

CELIMARE, *à part, sur l'avant-scène*. — Bon ! nous voilà brouillés !

VERNOUILET, à CELIMARE. — Si vous le voulez, nous ferons une petite partie comme autrefois.

BOCARDON. — Une partie ?

VERNOUILET, *Il rentre à gauche*. — Je vais chercher la table.

EMMA, *du fond*. — Venez-vous, monsieur Bocardon ?

BOCARDON, *hésitant*. — C'est que... la musique italienne... (*A part.*) Une partie !... (*Haut.*) Ma femme est encore bien souffrante !... Je vais chercher la table.

(*Il rentre à gauche.*)

CELIMARE, *qui est remonté, à sa femme*. — Voyons... Emma...

EMMA. — Laissez-moi, monsieur.

MADAME COLOMBOT. — Ah !... mon gendre !

BOCARDON et VERNOUILET, *entrant*. — Voilà la table !

(*Ils la posent au milieu du théâtre. PITOIS est entré apportant divers effets pour la sortie de ses maîtres.*)

Scène XV

CÉLIMARE, VERNOUILET, BOCARDON, PITOIS

CELIMARE, *à part, redescendant*. — Ah ça ! est-ce que je vais traîner toute ma vie ce cabriolet à deux roues ?

(*EMMA, MADAME COLOMBOT et COLOMBOT font leurs préparatifs de sortie. PITOIS se tient au fond, à gauche; VERNOUILET et BOCARDON s'occupent à la table de jeu. CELIMARE est remonté près d'Emma et cherche à se soustraire à la partie proposée.*)

ENSEMBLE

AIR d'Offenbach.

EMMA et CELIMARE

Lorsque je rêvais un plaisir,

Quelle insupportable journée !

Voilà l'affreuse destinée

Que me réserve l'avenir.

MONSIEUR et MADAME COLOMBOT et PITOIS

Lorsqu'elle rêvait un plaisir,
Quelle insupportable journée !
Voilà la triste destinée
Que lui réserve l'avenir.
BOCARDON, et VERNOUILET
Ah ! pour nous quel charmant plaisir
Et quelle agréable journée !
Comme autrefois la destinée
A pris soin de nous réunir.
CELIMARE, *à part, continuant l'air*
C'est le châtement qui commence!...

(*Parlé :*)

VERNOUILET, *le prenant par le bras.* — Allons !
BOCARDON, *le forçant à s'asseoir.* — Place-toi là !
CELIMARE, *s'asseyant.* — Bravo !

(*Chanté :*)

Me voilà condamné d'avance !
A trois heures de domino !

(*S'asseyant. Parlé, pendant que VERNOUILET remue les dominos.*) — Je boude !

(*Pendant la reprise, CELIMARE s'est assis avec humeur.*)

EMMA, MONSIEUR et MADAME COLOMBOT *sortent par le fond.*

CELIMARE *veut les suivre et fait divers mouvements pour partir,*
mais VERNOUILET et BOCARDON le forcent à rester assis.)

ACTE III

Un salon de campagne, très élégant, avec trois portes au fond, ouvrant sur un jardin et garnies de stores. Portes latérales, au premier et troisième plan ; une table à ouvrage, à gauche ; chaises et tabourets. A droite chaises, fauteuils, etc. Deux jardinières dans les pans coupés.

Scène première

COLOMBOT, MADAME COLOMBOT, *puis* EMMA, *puis* CELIMARE

COLOMBOT, *venant de gauche avec sa femme.* — Ah ! j'ai bien déjeuné !

MADAME COLOMBOT. — Vous avez mangé comme un ogre...

COLOMBOT. — Oui!... l'air de la campagne me fait du bien... Excellente idée qu'a eue mon gendre de louer cette maison...

MADAME COLOMBOT. — Ça n'a pas été long : en cinq minutes tout a été conclu...

COLOMBOT. — Une heure après, nous quittions Paris... avec deux voitures de déménagement.

MADAME COLOMBOT. — Et, depuis huit jours, nous voilà installés ici... A Auteuil!...

COLOMBOT. — En pleine lune de miel!... ils roucoulent! Ça me rappelle le temps où nous...

MADAME COLOMBOT. — Taisez-vous donc !...

COLOMBOT. — Oui... Où est le journal?

MADAME COLOMBOT, *le prenant sur la table.* — *Le Constitutionnel!*... le voilà!

COLOMBOT. — Encore sous bande... Célimare est si amoureux, qu'il n'a même plus le temps de décacheter son journal... Ça me rappelle que, dans les commencements de notre mariage, je lisais, un soir, ce même *Constitutionnel*, ça t'ennuyait, tu l'as jeté au feu... et alors...

MADAME COLOMBOT. — Mais taisez-vous donc !... je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui...

COLOMBOT, *riant.* — C'est la campagne !

EMMA, *entrant par le fond, un bouquet de fleurs à la main.* — Vois donc, maman, les belles

fleurs que je viens de cueillir... et dans notre jardin, s'il vous plaît !...

MADAME COLOMBOT, *prenant le bouquet*. — Délicieuses !... Où est donc ton mari?...

EMMA. — Il achève de prendre son café... près du bassin... je le quitte!...

COLOMBOT. — Alors, il va venir !... (*Apercevant CELIMARE qui paraît au fond.*) Tiens ! le voilà !

CELIMARE, *sa tasse de café à la main*. — Comment ! ma petite femme, tu me laisses seul?...

EMMA. — Dame ! tu n'en finis pas de prendre ton café.

CELIMARE, *amoureusement*. — Je n'en finis pas... parce que je te regarde...

COLOMBOT, *à part*. — Il est étonnant pour son âge !

CELIMARE. — J'avale une gorgée... comme ça... et je te regarde comme ceci !... c'est moins sucré !

EMMA. — Ah ! que tu es ridicule !...

CELIMARE, *à part*. — Elle me tutoie, maintenant !

COLOMBOT, *bas, à sa femme*. — Sont-ils gentils! ça me rappelle...

MADAME COLOMBOT, *impatiente*. — Monsieur Colombot, laissez-moi tranquille!

EMMA. — Qu'est-ce que nous allons faire aujourd'hui?

CELIMARE. — Ah! oui... voyons. Si nous allions nous asseoir à l'ombre ?

COLOMBOT. — Non ! non ! il faut marcher !

CELIMARE. — Alors, je propose une promenade en bateau...

EMMA. — Oh oui ! une promenade en bateau !

CELIMARE. — Nous en prendrons deux... un pour papa et maman Colombot... et l'autre...

MADAME COLOMBOT. — Pourquoi deux ?

CELIMARE. — Comme à Venise... chacun sa gondole... vous passerez devant...

COLOMBOT. — Mais non... il vaut mieux être ensemble... Nous descendrons la Seine jusqu'à Saint-Cloud.

EMMA. — Ah ! ce sera charmant !

CELIMARE. — C'est convenu ! à deux heures, nous levons l'ancre... (*Tirant un morceau de pain de sa poche.*) Ah ! tenez, beau-père, une croûte de pain pour vos poissons rouges...

COLOMBOT. — J'en ai déjà plein mes poches... mais ça ne fait rien... ils vont se régaler...

CELIMARE. — Vous faites des études sur le poisson rouge ?

COLOMBOT. — C'est un peuple très intéressant... ils me reconnaissent...

EMMA. — Vraiment ?

COLOMBOT, *s'adressant aux dames*. — Ils approchent quand j'arrive... et ils me regardent avec des yeux d'un doux... Quand ils seront apprivoisés, nous jetterons le filet, et nous les mangerons.

EMMA. — Oh ! papa !

MADAME COLOMBOT. — Est-ce que ça se mange, les poissons rouges ?

COLOMBOT. — Pourquoi pas?... on mange bien des écrevisses... (*A sa femme.*) Viens avec moi... tu verras leurs petits yeux...

MADAME COLOMBOT, *lui donnant le bras*. — Et, en revenant, nous compterons les pêches. (*Monsieur et MADAME COLOMBOT sortent par le fond.*)

Scène II

CELIMARE, EMMA, *tous deux à table*.

CELIMARE. — Enfin, ils sont partis !... nous voilà seuls... tous les deux...

EMMA, *assise*. — Il me semble que ça nous arrive souvent.

CELIMARE. — Je m'applaudis tous les jours d'avoir loué cette campagne !... Un jardin charmant... un rocher... et un labyrinthe... Veux-tu venir dans le labyrinthe?...

EMMA. — Non!...

CELIMARE. — Tu ne sais pas, je rêve une construction dans notre jardin...

EMMA. — Comment ?

CELIMARE. — Oh ! une petite construction... Une volière... J'ai fait demander l'architecte...

EMMA. — Qu'est-ce que tu veux faire d'une volière ?

CELIMARE. — C'est une bêtise... une superstition, si tu veux... Je voudrais y mettre des tourterelles...

EMMA, *se levant*. — Voilà une autre idée, à présent !

CELIMARE, *la suivant*. — Ton père a ses poissons rouges !... J'aurai mes tourterelles... Chaque âge a ses petits vices.

EMMA. — Tiens, tu deviens fou !

CELIMARE, *lui prenant le bras*. — Il y a de quoi le devenir... Je suis si heureux, ici... loin du bruit... loin du monde...

EMMA, *souriant*. — Loin de M. Vernouillet surtout...

CELIMARE, *demi-ton de reproche*. — Ah ! Emma!... c'est de la méchanceté !... Tu m'avais promis de ne plus m'en parler.

EMMA. — Moi ?

CELIMARE. — Oui... tu m'as pardonné... Lundi, tu m'as pardonné !...

EMMA, *baissant les yeux*. — Je vous ai pardonné... mais je vous en veux toujours... Une pareille conduite...

CELIMARE. — D'abord, je ne te connaissais pas... Et puis, j'étais jeune... j'ai été entraîné... Mais, c'est ma seule faute... mon seul crime... car c'en est un !

EMMA. — Est-ce bien vrai, monsieur ?

CELIMARE. — Je l'ai juré... sur la photographie de ta mère... Veux-tu que je recommence ?

EMMA. — C'est inutile!...

CELIMARE. — D'ailleurs, tu penses bien qu'un jeune homme qui s'est laissé prendre une fois n'a pas envie de recommencer...

EMMA. — Ça, je le crois... Dis donc, j'ai fait un drôle de rêve cette nuit...

CELIMARE. — Ah ! en étais-je ?

EMMA. — Non... J'ai rêvé que M. Vernouillet venait te relancer jusqu'ici... avec un jeu de dominos à la main !

CELIMARE. — Par exemple !... je l'en défie bien !...

EMMA. — Pourquoi ?

CELIMARE. — Voici ce que je lui ai écrit en partant : « Cher ami, j'ai été pris cette nuit d'un violent accès de fièvre... »

EMMA. — menteur !

CELIMARE. — « Mon médecin m'ordonne de changer d'air... Je pars pour la campagne... Venez me voir dès que vous aurez un moment. »

EMMA. — Eh bien!... il va venir...

CELIMARE. — Non... (*Riant.*) J'ai oublié de lui donner mon adresse...

EMMA, *riant*. — Comment ?

CELIMARE. — Et, comme notre concierge à Paris ne la connaît pas... il peut chercher !

EMMA. — Et ton autre ami, M. Bocardon ?

CELIMARE. — Je lui ai envoyé la même circulaire.

EMMA. — Oh ! pourquoi ?

CELIMARE. — Ce que j'ai fait pour l'un, je l'ai toujours fait pour l'autre.

Scène III

LES MÊMES, PITOIS

PITTOIS, *entrant*. — Monsieur... une visite!

EMMA. — Une visite !

CELIMARE. — Quelque voisin de campagne, sans doute... Je n'y suis pas !

PITTOIS, *bas à CELIMARE*. — Monsieur... c'est votre rhumatisme... le numéro un.

CELIMARE. — Vernouillet !

EMMA. — M. Vernouillet !

CELIMARE. — Allons donc!... c'est impossible!

PITTOIS, *apercevant VERNOUILLET qui entre*. — Tenez !... voyez plutôt !

Scène IV

CELIMARE, VERNOUILLET, EMMA

VERNOUILLET, *entrant avec une petite malle et un sac de nuit, courant à CELIMARE et t'embrassant*. — Ah ! mon ami ! mon ami !

CELIMARE. — Cher Vernouillet! (*A part.*) D'où tombe-t-il?

VERNOUILLET. — Vous êtes levé... Quelle imprudence !... Mais où avez-vous pris cette mauvaise fièvre?

CELIMARE. — Dame !... vous savez... Je ne pensais à rien, et tout à coup... (*Frissonnant.*) Brrr!

VERNOUILLET. — Vous êtes rouge... c'est l'accès qui va venir... Il faut vous coucher.

CELIMARE. — Permettez !

EMMA, *se moquant de lui*. — Mon ami, veux-tu qu'on bassine ton lit ?

CELIMARE, *à part*. — Elle se moque de moi. (*Haut.*) Merci, ça va mieux... Je me sens très bien!...

VERNOUILLET. — Heureusement, me voilà ! Je me constitue votre garde-malade... car je vois que madame n'y entend rien... Je coucherai dans votre chambre.

CELIMARE, *faisant un mouvement*. — Ah ! non !

VERNOUILLET, *vivement*. — J'ai dans ma malle une petite pharmacie de voyage : de l'émétique, de la magnésie, de l'arnica, du taffetas d'Angleterre. Nous vous donnerons tout cela... pas à la fois.

CELIMARE. — J'ose l'espérer...

VERNOUILLET. — En attendant, je vais vous faire préparer une petite tisane... du miel, de la laitue et une pomme de reinette coupée en quatre.

CELIMARE. — Pourquoi en quatre?...

VERNOUILLET. — C'était la tisane de ma femme. (*Il soupire.*) Ah ! pauvre Héloïse !

CELIMARE, *bas, voulant le faire taire*. — Chut ! chut !

VERNOUILLET. — Quoi? Vous souffrez?

CELIMARE. — Non !

VERNOUILLET. — Je suis sûr que vous m'avez accusé en ne me voyant pas venir...

CELIMARE. — Moi?... Ah bien, vous ne me connaissez pas !

VERNOUILLET. — Mais ce n'est pas ma faute... Votre lettre me disait bien : « Venez me voir !... » mais vous avez oublié de me donner votre adresse.

CELIMARE. — Ah bah!... pas possible!...

EMMA. — Quelle étourderie!...

VERNOUILLET. — Voilà huit jours que je vous cherche ! Mais j'ai eu un éclair... un éclair de cœur !... Je me suis rappelé que vous étiez abonné au *Constitutionnel*.

CELIMARE. — Bon !

VERNOUILLET. — Je me suis dit : « Il doit se faire envoyer son journal à la campagne »; je suis allé au bureau... On a refusé de me donner votre adresse sans un mot de vous... Je leur ai expliqué que je ne pouvais pas apporter un mot de vous, puisque je ne savais pas où vous étiez... Alors, on

m'a fermé le guichet sur le nez.

CELIMARE, *à part*. — Très bien ! voilà un bon journal ! Je vais renouveler mon abonnement.

VERNOUILLET. — Je ne me suis pas rebuté... j'ai demandé un rendez-vous au rédacteur en chef... pour une communication importante... Il m'a reçu... Je lui ai exposé ma demande; il m'a renvoyé au gérant, qui m'a renvoyé au chef des départs de la province, qui m'a renvoyé à celui de Paris, qui m'a renvoyé à celui de la banlieue... Ça a duré quatre heures... Enfin, j'ai vu votre bande: Auteuil, rue *La Fontaine*, 44... Votre abonnement finit le premier octobre... Et me voilà!...

CELIMARE, *lui serrant la main*. — Oh ! merci ! (*A part.*) Je me désabonne.

VERNOUILLET. — L'amitié rend l'homme ingénieux!... il faut tâcher de transpirer.

Scène V

LES MEMES, MONSIEUR *et* MADAME COLOMBOT, BOCARDON

COLOMBOT, *en dehors*. — Entrez donc, monsieur Bocardon.

BOCARDON, *paraissant au fond. Il porte un chapeau gris. A la cantonade*. — A la porte, Minotaure ! couchez là ! couchez là !

EMMA. — M. Bocardon !

CELIMARE, *à part*. — Très bien ! nous voilà au complet !

BOCARDON, *apercevant Vernouillet*. — M. Vernouillet !

MADAME COLOMBOT. — Quel heureux hasard !

BOCARDON, *à CELIMARE*. — Eh bien, tu peux te vanter d'être un joli étourneau !... tu m'écris : « Viens me voir !... » et tu ne me donnes pas ton adresse !

VERNOUILLET. — Comme à moi !

CELIMARE. — Alors, comment as-tu fait pour me découvrir?

BOCARDON. — C'est un miracle... tu as de la chance, toi!... Je cherche une maison de campagne pour ma femme... Alors, ce matin, je me promenais dans Auteuil, m'arrêtant à chaque porte devant les écriteaux... lorsque tout à coup... au numéro 44... Minotaure... mon chien... se dresse sur ses deux pattes de derrière... comme ça. Je l'appelle... il refuse d'aller plus loin... et il me regarde toujours comme ça... Alors, je me dis: « Célimare est ici! » Je sonne, je reconnais Pitois... Minotaure t'avait senti !

COLOMBOT. — C'est prodigieux !

MADAME COLOMBOT. — Quel instinct !

BOCARDON, *à CELIMARE*. — Il t'aime bien, Minotaure !

CELIMARE, *à part*. — Je lui réserve une boulette, à celui-là !

BOCARDON, *à CELIMARE*. — Puisque je t'ai retrouvé... je passe la journée avec toi...

VERNOUILLET, *à part*. — Ils vont le fatiguer.

BOCARDON. — Je devais aller chez Léon pour lui demander des renseignements... j'irai demain...

CELIMARE. — Mon ami, il ne faut pas te gêner...

BOCARDON. — Non... il s'agit des Nord... ce n'est pas pressé...

CELIMARE, *à part*. — De mon temps, il était plus exact... C'est un facteur qui se dérange!...

PITTOIS, *entrant*. — Monsieur... c'est l'architecte qui vient pour la volière...

CELIMARE. — Très bien! j'y vais...

VERNOUILLET. — Où est ma chambre?...

COLOMBOT, *remontant et indiquant la porte de droite*. — Par ici... venez. MADAME

COLOMBOT. — Nous allons vous installer.

MONSIEUR *et* MADAME COLOMBOT, EMMA

AIR du *Pince-nez*.

Sans perdre un seul instant

Entrez dans cet appartement ;
Vous y bien recevoir
Est notre plus fervent espoir.

VERNOUILLET

Sans perdre un seul instant
Entrons dans cet appartement ;
Aujourd'hui, j'ai l'espoir
Qu'ils doivent m'y bien recevoir.

BOCARDON

Sans perdre un seul instant
Entrez dans cet appartement ;
Ayez donc bon espoir,
On va vous y bien recevoir.

(Ils sortent par la droite, excepté CELIMARE, qui sort par le fond.)

Scène VI

BOCARDON, EMMA, puis PITOIS

BOCARDON. — Je viens de voir une maison ravissante... à côté de la vôtre... J'attends Célimare pour la louer...

EMMA, *assise à droite et travaillant à une tapisserie.* — Comment !... nous serions voisins ?

BOCARDON, *qui a pris une chaise, mais sans s'asseoir.* — Porte à porte... Le soir, ma femme viendrait... elle travaillerait pendant que nous ferions notre petit bézigue...

EMMA. — Oh ! ce serait charmant !...

BOCARDON. — Ce n'est pas pour la vanter... mais je crois que Ninette vous plaira... elle est tout à fait dans votre genre... c'est une femme d'intérieur... *(Confidemment.)* Elle raccommode !

EMMA. — Vraiment ?

BOCARDON. — Je ne lui reproche que d'être un peu timide... Nous ne voyons personne... excepté Léon... Et encore, c'est moi qui l'ai exigé... Elle le trouve nul, ce jeune homme...

EMMA. — Alors, pourquoi le recevez-vous ?

BOCARDON. — Oh !... un parent ! La première fois que je vous amènerai Ninette, je suis sûr qu'elle aura peur... elle est bête pour ça !

EMMA. — Mais c'est à moi à lui faire la première visite... Je la lui dois... et depuis longtemps...

BOCARDON. — Faut-il vous parler franchement?... eh bien, allez-y plus tôt que plus tard...

EMMA. — Pourquoi ?

BOCARDON. — J'ai mes raisons... je ne dis rien... mais j'y vois clair... Chaque fois que je prononce le nom de Célimare... elle élude... elle me répond par celui de Léon... qu'elle ne peut pas souffrir... Je crois qu'elle est vexée de n'avoir pas encore reçu votre visite.

EMMA, *se lève.* — Oh ! mais j'irai aujourd'hui même.

BOCARDON. — Justement, c'est son jour.

EMMA. — Nous devons faire une promenade en bateau ; mais nous la remettons à demain...

PITOIS, *entrant, à BOCARDON.* — Monsieur, c'est votre dogue...

BOCARDON. — Minotaure?... c'est un terre-neuve !

PITOIS. — Il est dans l'antichambre, en train de ronger le manteau gris.

EMMA. — Le manteau de maman !

BOCARDON. — Et tu ne l'as pas empêché?...

PITOIS. — Non, monsieur: il montre les dents...

BOCARDON. — Attends !... je vais l'attacher, *(Il sort par le fond avec PITOIS, en criant:)*

Minotaure !... Minotaure !...

Scène VII

EMMA, puis CELIMARE, puis VERNOUILLET

EMMA, seule. — Eh bien, maman va être contente... un manteau tout neuf!...

CELIMARE, entrant. — La volière est commandée... cinq mètres sur trois... cinq mètres de tourterelles !

EMMA. — Mon ami, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre... Nous allons avoir un nouveau voisin...

CELIMARE. — Tiens !... qui ça?

EMMA. — Tu ne devines pas ?... Monsieur et madame Bocardon !

CELIMARE. — Comment!... où ça?

EMMA. — Ici !... ils vont louer la maison à côté de la nôtre.

CELIMARE, à part. — C'est de la glu !

EMMA. — Nous leur devons une visite... il faut la leur faire...

CELIMARE. — Ça ne presse pas...

EMMA. — Aujourd'hui... j'ai promis...

CELIMARE. — Aujourd'hui!...

EMMA. — Nous prendrons une voiture... c'est l'affaire d'une heure... Va t'habiller.

CELIMARE. — Ma chère amie, je suis désolé d'avoir quelque chose à te refuser... mais j'ai des raisons... des raisons personnelles pour ajourner cette visite...

EMMA. — Tu n'y penses pas... tu vas chagriner de vieux amis... blesser madame Bocardon, une si excellente dame, simple, timide même...

CELIMARE. — Elle, timide?... comme un carabinier !

EMMA. — Décidément, mon ami, M. Bocardon disait vrai l'autre jour... tu n'aimes pas sa femme...

CELIMARE. — Pas beaucoup... je l'avoue... et, s'il faut te le dire, je ne tiens pas à ce que tu fasses sa connaissance...

EMMA. — Pourquoi ?

CELIMARE. — Pourquoi?... pourquoi?... parce que...

EMMA. — Mais encore?...

CELIMARE. — Madame Bocardon n'est pas une personne à voir... là!

EMMA. — Elle !... une femme de ménage... une femme d'intérieur !

CELIMARE, entre ses dents. — Et d'extérieur!...

EMMA. — Qu'est-ce que tu dis?...

CELIMARE. — Je dis... je dis que madame Bocardon est une femme un peu légère.

EMMA. — Qu'est-ce que tu entends par là ?

CELIMARE. — Elle a des intrigues...

EMMA. — Comment!...

CELIMARE. — Ne le répète pas !... avec Léon... mon successeur... (*Se reprenant vivement.*) son cousin !

EMMA. — Allons donc ! c'est impossible!...

CELIMARE. — Je te dis qu'ils s'écrivent... ils sont en correspondance.

EMMA. — C'est une calomnie !

CELIMARE. — Tu ne me crois pas... Où est le chapeau ?... (*Apercevant le chapeau de BOCARDON sur un meuble.*) Il est là... très bien ! (*A EMMA.*) Qu'est-ce que tu dirais si je faisais apparaître, à l'instant même, une lettre de la timide madame Bocardon... adressée à son cousin ?

EMMA. — Tu as surpris une lettre?...

CELIMARE. — Fais-moi le plaisir d'aller chercher cet imperturbable chapeau gris qui s'épanouit

là-bas...

EMMA, *allant prendre le chapeau*. — Ce chapeau... le voilà... mais je ne comprends pas...

CELIMARE. — Maintenant, regarde sous la coiffe... (*L'arrêtant.*) Attends... il faut te dire, auparavant, que Ninette... que madame Ninette Bocardon manque complètement de confiance dans l'administration des postes... alors elle glisse ses petits épanchements... franco... dans le chapeau de son mari...

EMMA, *souçonnant*. — Ah!... comment le savez-vous?

CELIMARE, *embarrassé*. — Moi?... c'est... c'est Léon... ce bavard de Léon qui me l'a dit !... Maintenant, fouille et tu trouveras...

EMMA, *visitant le chapeau*. — Je ne vois rien...

CELIMARE. — C'est impossible!... (*A part.*) Il a parlé des Nord!... (*Haut.*) Sous la coiffe... à gauche!... à gauche!...

EMMA. — Ah ! si !... un billet !

CELIMARE. — Allons donc ! (*Voyant sa femme qui déplie le billet.*) Eh bien, que fais-tu ?

EMMA. — Il faut absolument que je sache...

CELIMARE, *vivement*. — Ne lis pas le post-scriptum !... (*A part.*) Ils sont généralement très vigoureux !

EMMA, *lisant*. — « Mon doux Célimare... »

CELIMARE, *bondissant*. — Hein ?

EMMA, *lisant*. — « Vous avez tort d'être jaloux, vous savez bien que je vous aime... »

CELIMARE, *à part*. — Sapristi ! son chapeau de l'année dernière !... une vieille lettre oubliée !

EMMA. — Oh ! monsieur ! c'est affreux ! c'est indigne !

CELIMARE. — Non... je vais t'expliquer...

EMMA, *pleurant*. — Laissez-moi ! je ne veux plus vous parler ! je vous déteste !

CELIMARE, *prenant le chapeau*. — Animal, va ! tu ne peux pas acheter un chapeau neuf. (*Il le jette tout aplati sur un meuble.*)

EMMA. — Hier, M. Vernouillet !... aujourd'hui, M. Bocardon !... Ah ça ! monsieur, tous vos amis ont donc été... mis à contribution?...

CELIMARE. — Oh ! quelle idée !

EMMA. — Donnez-moi tout de suite la liste de ces messieurs... je saurai à quoi m'en tenir...

CELIMARE. — C'est la fin... je te jure que c'est la fin !

EMMA. — Elle est donc bien jolie, cette madame Bocardon ?

CELIMARE. — Du tout!... un nez en trompette... une bouche énorme... un menton de galoche... des yeux...

EMMA. — Eh bien, alors?...

CELIMARE. — J'étais jeune... j'ai été entraîné...

EMMA. — Après huit jours de mariage !

CELIMARE. — Mais tu n'as pas compris... le chapeau... c'est le chapeau de l'année dernière !

Voyons... réfléchis seulement une minute... Depuis huit jours, je ne te quitte pas... je ne suis pas sorti une seule fois... (*Prenant la lettre des mains de sa femme.*) D'ailleurs, regarde ce papier, il est vieux, il est jaune, il est fané... (*Apercevant la date.*) Tiens ! 62 !... elle a daté !... (*Embrassant le papier.*) Oh ! merci !

EMMA, *vivement*. — Comment, monsieur!...

CELIMARE. — C'est la date que j'embrasse !... (*Vernouillet paraît à la porte de droite.*) Es-tu convaincue, maintenant ?

EMMA. — Oui!... mais vous n'en avez pas moins été l'amant de madame Bocardon !

VERNOUILLET, *qui est entré et qui a entendu*. — Ah bah !... lui?

CELIMARE, à EMMA, voyant VERNOUILLET. — Silence!...

VERNOUILLET. — Je vous demande pardon... j'ai entendu sans le vouloir...

CELIMARE, à part. — Bien ! ça se répand !... tout à l'heure on va le faire afficher !

VERNOUILLET, riant. — Ce pauvre M. Bocardon!... Du reste, il a bien une tête à ça !

CELIMARE. — Vernouillet, je vous jure que vous avez tort de rire de ça... vous surtout !

VERNOUILLET. — Pourquoi, moi surtout ?

(On entend BOCARDON crier après son chien.)

CELIMARE. — Chut!... le mari!...

(CELIMARE se dirige vers la table de gauche, où EMMA vient de s'asseoir et travaille à une tapisserie.)

Scène VIII

CELIMARE, EMMA, BOCARDON, VERNOUILLET

BOCARDON, entrant du fond. — Je viens d'attacher Minotaure... il ne voulait pas me suivre... il te sentait. Ah ! il t'aime bien, Minotaure !

EMMA, à part. — La vue de ces deux hommes m'est insupportable !

BOCARDON. — A propos de Minotaure !... ça me rappelle une histoire bien drôle. (A EMMA.)

Vous allez rire... Un soir, je rentrais chez moi avec mon chien... que je venais de promener... je le promène tous les soirs... j'arrive dans la chambre de ma femme... Tout à coup, Minotaure s'élançait contre la porte de l'armoire... il se met à gratter... à aboyer! Je me dis: « C'est un rat... ou un voleur... » J'ouvre l'armoire... c'était Célimare !

CELIMARE, à part. — Que le diable l'emporte !

VERNOUILLET, à part. — Il est maladroit de raconter ça !

BOCARDON. — C'est ma femme qui l'avait fait cacher pour voir si Minotaure le sentirait...

(Gaiement.) Il l'a senti!...

EMMA, avec dépit. — Ah !... c'est très plaisant !

BOCARDON. — N'est-ce pas qu'elle est drôle?

VERNOUILLET, bas, à BOCARDON. — Taisez-vous donc !

BOCARDON, étonné. — Pourquoi?...

VERNOUILLET, à EMMA, pour détourner son attention. — Ma femme avait un perroquet encore plus extraordinaire que votre chien... Célimare prenait plaisir à l'instruire...

CELIMARE, à part. — Allons, le perroquet maintenant !

VERNOUILLET. — Sa cage était dans l'antichambre., et, chaque fois qu'il me voyait rentrer, il criait : « Voilà monsieur ! voilà monsieur ! »

EMMA, dépitée. — En effet... c'est très commode..

BOCARDON, à part. — Il conte ça à la femme... est-il bête !

VERNOUILLET. — Je n'avais pas besoin de me faire annoncer...

BOCARDON, bas, à VERNOUILLET. — Taisez-vous donc ! taisez-vous donc !

VERNOUILLET. — Pourquoi?

CELIMARE. — Avez-vous vu les nouvelles constructions de l'Opéra ?

BOCARDON. — Non !... je ne suis pas allé à l'Opéra depuis notre pari...

CELIMARE, à part. — Bien!... le pari!... pas de chance!

EMMA. — Quel pari ?

CELIMARE. — Rien ! ça ne peut pas se raconter.

BOCARDON. — Figurez-vous, madame, que j'avais reçu d'Alger un burnous arabe...

CELIMARE. — Et il paria qu'il ferait le tour du Champ-de-Mars avec deux pots de moutarde.

BOCARDON. — Mais non... que j'irais m'asseoir à l'orchestre de l'Opéra.

CELIMARE. — C'est un autre pari, ça...

BOCARDON. — Je me présentai au contrôle en disant : « Mamamuth... karamba... »
CELIMARE, *cherchant à détourner la conversation*. — Arrivé à l'École militaire... un monument superbe, en pierre de taille.
BOCARDON. — Permits...
CELIMARE, *remontant*. — Allons faire un tour de jardin !...
BOCARDON. — Bref... il perdit...
CELIMARE. — Eh bien, oui !... j'ai perdu... Allons voir les poissons rouges...
BOCARDON. — Et, comme nous avions parié une discrétion... il fut obligé de conduire Ninette à Chalon-sur-Saône... chez sa tante... Il était furieux !
EMMA, *à part*. — Oh ! c'est intolérable !
VERNOUILLET, *à CELIMARE*. — Il n'a aucun tact ! aucun tact !
BOCARDON, *regardant le tabouret sur lequel EMMA a posé ses pieds*. — Tiens ! je le reconnais...

EMMA. — Quoi donc ?
BOCARDON. — Ce tabouret... c'est l'ouvrage de Ninette... (*Emma se lève et le repousse violemment.*) Aïe !
EMMA. — Oh ! je n'y tiens plus !
BOCARDON, *à CELIMARE*. — Qu'a-t-elle donc ?...
CELIMARE, *vivement et bas*. — Une crampe ! c'est Vernouillet qui l'agace !
BOCARDON, *à part*. — Je comprends ça!...
CELIMARE. — Emmène-le !
BOCARDON, *haut*. — Papa Vernouillet... je vous propose une partie de billard...
VERNOUILLET. — Oh ! merci!... le billard...
CELIMARE, *bas, à VERNOUILLET*. — Acceptez !... il exaspère ma femme !
VERNOUILLET, *à part*. — Je comprends ça...
CELIMARE. — Emmenez-le...
VERNOUILLET. — Allons !... mais nous ne jouerons pas d'argent...
CELIMARE. — L'honneur ! l'honneur !
VERNOUILLET, *riant*. — Oui, l'honneur!...
(*Ils sortent par la droite.*)

Scène IX

CELIMARE, EMMA *puis* PITOIS
EMMA. — Enfin !... ils sont partis !
CELIMARE. — Oui... ils sont un peu... ennuyeux !
EMMA. — Ennuyeux?... ils sont odieux !... avec leurs souvenirs !... il m'a fallu essayer pendant une heure le récit de vos fredaines !...
CELIMARE. — Voyons, Emma...
EMMA. — C'est intolérable ! Vous devriez au moins m'épargner la vue de vos... de ces messieurs !
CELIMARE. — Mais je ne tiens pas plus que toi à les recevoir !
EMMA. — Alors, renvoyez-les...
CELIMARE. — Sous quel prétexte ?
EMMA. — Cela vous regarde ! Mais je vous déclare que je ne veux plus me trouver avec eux... S'ils restent... je partirai !...
CELIMARE. — Mais...
EMMA. — Eux ou moi... choisissez!...
(*Elle sort.*)

CELIMARE. — Choisissez!... Parbleu!... je choisis ma femme!... Mais le moyen ? Si je donne congé à Vernouillet... ses soupçons vont lui revenir... il a des idées si larges sur l'emploi du pistolet... Après tout, moi je ne peux pas lui en vouloir, à ce bonhomme... (*Souriant.*) Pendant cinq ans, il a été très hospitalier.

PITTOIS, *entrant.* — Monsieur!...

CELIMARE. — Quoi ?

PITTOIS. — Le dogue a mangé sa corde... et il gratte dans les corbeilles...

CELIMARE. — Eh ! qu'est-ce que ça me fait ?

PITTOIS. — Voilà le fruit d'une jeunesse passionnée... on vous amène des chiens qu'on n'a pas le droit de renvoyer... C'est le châtiment !

CELIMARE. — Ah çà ! me laisseras-tu tranquille avec tes réflexions !...

PITTOIS. — Puisqu'il a le droit de gratter... qu'il gratte !

Scène X

CELIMARE, PITTOIS, COLOMBOT

COLOMBOT, *entrant par la gauche.* — Mon gendre... j'ai à vous parler.

CELIMARE, *à PITTOIS.* — Laisse-nous ! (*PITTOIS sort.*) De quoi s'agit-il, beau-père ?

COLOMBOT. — Monsieur, je quitte ma fille... elle m'a tout appris... c'est révoltant ! Un... passe encore!... mais deux... Ah çà ! c'était donc une profession chez vous ?

CELIMARE. — Ah ! permettez, beau-père, mon passé n'appartient pas à ma femme...

COLOMBOT. — Soit!... mais il ne faut pas qu'il vienne s'installer dans votre ménage... votre passé ! et qu'il y raconte des histoires de chien et de perroquet... biscornues !

CELIMARE. — Qu'y faire ?

COLOMBOT. — Je vous préviens que ces dames font leurs paquets.

CELIMARE. — Comment ! ma femme?...

COLOMBOT, *d'un ton doux.* — Autorisez-vous ma fille à emporter les bijoux de la corbeille ?

CELIMARE. — Eh ! qu'elle emporte tout... mais qu'elle reste !

COLOMBOT. — Comment voulez-vous qu'elle emporte... si elle reste ?

CELIMARE. — Mais je ne veux pas qu'elle parte !

COLOMBOT. — Voici son ultimatum : « Si dans dix minutes vous n'avez pas congédié vos deux... »

CELIMARE. — Allez ! dites le mot !

COLOMBOT, *fièrement.* — Non, monsieur, je ne le dirai pas ! vos deux commensaux, c'est nous qui partirons !...

CELIMARE. — Mais comment ? que leur dire ?

COLOMBOT. — Dites-leur la chose...

CELIMARE. — C'est ça... après dîner... au dessert ! Vous êtes fou, beau-père !

COLOMBOT. — Est-ce que ces gens-là m'intéressent ! voulez-vous que je m'en charge ?

CELIMARE, *vivement.* — Non !

COLOMBOT. — Comme vous voudrez ! Mais ma fille ne doit pas souffrir de vos déportements, et, dès que les paquets seront faits, nous partirons !

(*BOCARDON et VERNOUILLET entrent sur ces derniers mots.*)

Scène XI

LES MEMES, BOCARDON *et* VERNOUILLET

VERNOUILLET. — Des paquets ?

BOCARDON. — Qui est-ce qui part ?

CELIMARE, *bas, à COLOMBOT.* — Attendez !... j'ai un moyen ! (*Haut.*) Mes amis... vous me voyez navré... il va falloir nous séparer...

VERNOUÏLET. — Nous séparer ?

BOCARDON. — Jamais !

CELIMARE, *leur serrant la main*. — Merci... merci... pour ce mot !... mon médecin me quitte à l'instant... il m'a trouvé quelque chose dans les voies respiratoires.

VERNOUÏLET et BOCARDON. — La poitrine ?

CELIMARE. — Ce n'est pas précisément... là... C'est une sueur des bronches... et il m'a ordonné un séjour de quelques mois sous le beau soleil de l'Italie... à Venise !

COLOMBOT, *à part*. — C'est très adroit !

VERNOUÏLET. — Ah ! mon pauvre ami !

BOCARDON. — Quel coup !...

VERNOUÏLET. — Mais j'y pense... vous n'avez personne pour vous soigner.

CELIMARE. — Ma femme...

VERNOUÏLET. — Elle n'y entend rien !... moi, je suis libre, je suis en vacances... je pars avec vous !

COLOMBOT. — Comment ?

CELIMARE, *à part*. — Un crampon !

BOCARDON, *passant*. — Une idée ! Ninette me tourmente depuis longtemps pour voir l'Italie... si, au lieu de louer une maison de campagne... oui... nous partons avec toi !

CELIMARE, *à part*. — Ah ! il n'est pas possible... ils sont vissés !...

(Il remonte un peu.)

COLOMBOT, *d'un ton déterminé*. — Allons, il faut en finir... et, puisque Célimare n'a pas le courage de vous avouer ses torts... je vais...

CELIMARE, *allant à COLOMBOT, bas, et vivement*. — Non ! laissez-moi leur dire...

TOUS. — Quoi ?

CELIMARE, *à part*. — Je les tiens. *(Haut. A VERNOUÏLET et à BOCARDON.)* Mes amis, vous saurez tout... ce voyage dont je vous parlais tout à l'heure... c'est une fuite... une fugue !...

TOUS. — Comment ?

CELIMARE. — Je suis ruiné, poursuivi, traqué ! la Bourse...

COLOMBOT. — Comment ! mon gendre... ?

CELIMARE, *bas, à COLOMBOT*. — Taisez-vous donc ! vous ne comprenez rien. *(Aux autres.)* Enfin je dois... neuf cent soixante-quatorze mille francs... sans compter les frais !

BOCARDIN et VERNOUÏLET; *ils remontent*. — Diable !

CELIMARE. — Oh ! je ne vous demande rien !

VERNOUÏLET, *lui serrant la main*. — Ah ! mon pauvre ami !

BOCARDON, *de même*. — Mon brave ami !

CELIMARE. — Merci, merci pour ce mot... mais je me relèverai... on me propose une affaire magnifique... il s'agit de fabriquer du zinc avec de la terre de bruyère... c'est un secret... n'en parlez pas !

BOCARDON. — Oh !

VERNOUÏLET. — Soyez tranquille.

CELIMARE. — Et c'est ici que j'ai besoin de toute votre amitié.

VERNOUÏLET, *lui prenant une main*. — N'en doutez pas !...

BOCARDON, *de même*. — Compte sur moi... à la vie, à la mort !

CELIMARE. — Merci, merci pour ce mot !... il me faudrait cent mille francs ! *(BOCARDON et VERNOUÏLET retirent doucement leurs mains. Voyant leur mouvement et à part.)* Allons donc ! *(Haut.)* J'aurais pu les chercher à droite... ou à gauche, mais vous m'en auriez voulu...

BOCARDON et VERNOUÏLET, *faiblement*. — Oh ! oh !

CELIMARE, *à part*. — Je suis en train de les dévisser... (*Haut.*) Alors, je vous ai fait à chacun votre part... cinquante mille francs à l'un, cinquante mille francs à l'autre... comme ça, il n'y aura pas de jaloux.

VERNOUILET, *embarrassé*. — Certainement... un vieil ami...

BOCARDON, *de même*. — Et dans le malheur encore ! c'est sacré !...

(*Il remonte un peu.*)

CELIMARE. — Diable ! diable !

COLOMBOT, *bas*, *à CELIMARE*. — Vous allez voir qu'ils vont vous les prêter...

CELIMARE, *bas*. — Ah ! s'ils font ça... je les garde ! (*Haut.*) Du reste, je ne suis pas pressé, pourvu que j'aie cette somme avant cinq heures. (*Tirant sa montre.*) Il en reste trois.

VERNOUILET, *tirant sa montre*. — Deux heures et demie, vous avancez...

BOCARDON, *de même*. — Moi, j'ai le quart...

COLOMBOT, *de même*. — Trois heures dix !...

CELIMARE. — Enfin, peu importe!...

VERNOUILET, *avec aigreur*. — Comment! peu importe?... c'est-à-dire qu'il n'y a que votre montre qui aille bien !

BOCARDON, *de même*. — Oui... il faut toujours lui céder... c'est fatigant à la fin !

COLOMBOT, *étonné*. — Qu'est-ce qu'ils ont ?

CELIMARE, *à part*. — Remarquez que je ne leur dis rien !

VERNOUILET. — Monsieur a la déplorable habitude d'imposer sa personnalité.

BOCARDON. — Il fait le potentat ; je soutiens, moi, qu'il est deux heures un quart.

VERNOUILET, *à CELIMARE*. — Alors... dites tout de suite que ma montre est une patraque !

BOCARDON, *avec éclat*. — Patraque ! la montre de ma mère !

VERNOUILET. — Il insulte nos mères !

CELIMARE, *à part*. — Remarquez que je n'ai rien dit !

VERNOUILET, *se montant*. — Certes, monsieur... je ne suis pas susceptible, mais il est de ces mots...

BOCARDON, *de même*. — Qu'un galant homme...

VERNOUILET. — Ne saurait supporter...

BOCARDON. — Sans s'abdiquer soi-même!...

VERNOUILET. — Et si c'est une façon de nous faire sentir que notre présence vous gêne...

BOCARDON, *avec éclat*, *à VERNOUILET*. — Oh ! il nous flanque à la porte.

VERNOUILET, *très exalté*. — A la porte !

BOCARDON. — Partons, monsieur!...

(*Ils remontent.*)

CELIMARE, *à part*. — Remarquez...

VERNOUILET, *près de la porte*. — Je n'eusse pas cru que nos relations dussent finir ainsi...

BOCARDON, *également à la porte*. — Ni moi... certes! Allons-nous-en!... je souffre trop!

VERNOUILET. — Oh ! les amis !

(*Ils sortent tous les deux par le fond, au moment où EMMA et MADAME COLOMBOT paraissent à gauche; COLOMBOT et CELIMARE dansent et rient.*)

Scène XII

EMMA, CELIMARE, COLOMBOT, MADAME COLOMBOT, puis PITOIS

MADAME COLOMBOT. — Ils dansent !

EMMA. — Ils partent ?

CELIMARE. — Et pour toujours !...

MADAME COLOMBOT. — Mais que leur avez-vous fait ? des amis si chauds ! CELIMARE.

— Je leur ai administré une potion calmante.

EMMA et MADAME COLOMBOT. — Quoi donc ?

CELIMARE. — C'est bien simple; j'ai voulu leur emprunter de l'argent...

COLOMBOT. — L'éteignoir de l'amitié !

EMMA. — Et cela a suffi !

CELIMARE. — Règle générale... on peut tout demander... tout prendre à un ami... (*A part.*) même sa femme ! (*Haut.*) mais il ne faut pas toucher à sa bourse.

PITTOIS, *entrant.* — Monsieur !... le dogue emporte votre caoutchouc.

MADAME COLOMBOT. — Ah ! mon Dieu ! il faut courir.

EMMA, *vivement.* — Non ! ils n'auraient qu'à revenir...

CELIMARE. — Et puis... je ne suis pas fâché qu'ils me prennent quelque chose... nous sommes quittes !

PITTOIS, *à part.* — Et allez donc ! il me fait rougir !

CELIMARE. — Oh ! si jamais je fais la cour à une femme mariée...

EMMA. — Eh bien, monsieur ?

CELIMARE, *se reprenant.* — Non ! si jamais j'ai un fils... (*Regardant EMMA qui baisse les yeux.*) Pourquoi n'aurions-nous pas un fils ?

COLOMBOT et MADAME COLOMBOT. — Chut ! chut ! chut !

CELIMARE. — Le jour où il viendra au monde... voici ce que je lui dirai : (*Il semble tenir un enfant sur son bras, et fait le geste de lui donner de petites claques.*) « Jeune homme, ne faites jamais la cour à une femme mariée. Si vos passions désordonnées vous entraînent, je ne vous gronderai pas pour ça... mais respect à la femme mariée... à moins qu'elle ne soit veuve ! »

CHOEUR

AIR : *Mon maître a des châteaux.* (*Chatte.*)

Les beaux jours vont fleurir,

Plus d'ennuis, plus de nuage,

Rien ne viendra, je gage,

Les assombrir

A l'avenir.

EMMA, *au public*

AIR d'*Yelva.*

De leur départ, ce soir, ma joie est grande.

CELIMARE

Moi, sans regrets, je les ai vus partir.

(*A u public.*)

Au premier mot d'argent qu'on leur demande

Les vrais amis ne doivent pas s'enfuir.

Voilà, messieurs, quelle est ma théorie :

Or, dussiez-vous me trouver exigeant,

Montrez-vous tous mes amis, je vous prie,

En revenant nous porter votre argent.

TOUS

Montrez-vous tous nos amis, je vous prie,

En revenant nous porter votre argent.

REPRISE DU CHOEUR

Les beaux jours,

Etc.

FIN